

*Le Diable Amoureux*  
*Adaptation d'Andrei Gorea*  
*18 Juillet 1996*

# **LE DIABLE AMOUREUX**

**Jacques Cazotte**

Adaptation cinématographique de

**Andrei Gorea**

## **DISTRIBUTION**

**ALVARE** : Capitaine aux gardes du roi de Naples ; 25 ans

**SOBERANO** : Officier Flamand (d'origine) ; 50 ans

**BERNADILLO** : Officier Napolitain ; 40 ans

**CLAUDIO** : Officier Napolitain ; 25 ans

**QUATRIEME OFFICIER** Officier Napolitain; 25 ans

**BIONDETTO/FIORENTINA/BIONDETTA** : 20-22 ans

**DEUX ESTAFIERS**

**QUATRE VALETS DE PIED**

**CARLE** : domestique d'Alvare

**BENTINELLI** : Négociant, banquier de dona Mencía

**AUBERGISTE**

**GONDOLIERS**

**COCHERS**

**QUELQUES MEDECINS**

**OLYMPIA** : belle aristocrate Vénitienne, 26 ans

**DONA MENCIA** : la mère d'Alvare

**BERTHE** : soeur de la nourrice d'Alvare

**MARCOS** : Jeune Marié ; "D'extérieur honnête, il est vêtu d'un pourpoint de satin noir taillé en couleur de feu, orné de quelques passements en argent. Son

âge paraît être de vingt-cinq à trente ans. Il a le teint d'un campagnard ; la

fraîcheur perce sous le hâle, et décèle la vigueur et la santé."

**LUISIA** : Jeune Mariée, femme de Marcos

**POETES IMPROVISATEURS**

(aveugles)

**VALETS DE FERME**

**EGYPTIENS, EGYPTIENNES**

**LELAGISSE ET ZORADILLE** : deux Vieilles Egyptiennes : "Un teint plus qu'olivâtre, des yeux creux et ardents, une bouche enfoncée, un nez mince et démesuré qui, partant du haut de la tête, vient en se recourbant toucher au menton ; un morceau d'étoffe qui fut rayé de blanc et de bleu tourne deux fois autour d'un crâne à demi pelé, tombe en écharpe sur l'épaule, et de là sur les reins, de manière qu'ils ne soient qu'à demi nus ; en un mot, des objets presque aussi révoltants que ridicules.

**FIGURATION**

## **FIN 18<sup>e</sup> SIECLE**

### **1. EXT SOIR : VUE D'AVION**

*Les quartiers d'un régiment aux frontières de la ville de Naples — Figuration*

- La côte de Naples vue d'avion à la verticale.
- Vue d'avion rapprochée des quartiers du régiment, aux portes de la ville de Naples et au bord de la mer.
- En plongée : Officiers, soldats, femmes galantes, chevaux, agitation, flirts, rires, débats, controverses, algarades, etc.
- Zoom sur une fenêtre à travers laquelle on aperçoit plusieurs officiers dans une chambre enfumée.
- Le soir s'installe et des flambeaux s'allument partout.

### **2. INT NUIT — La chambre de Soberano, enfumée**

*Cinq officiers ; trois jeunes dont : Alvare et Claudio ; et deux plus âgés : Soberano et Bernadillo*

Trois officiers sont debout. Les deux autres (dont Soberano) sont assis.

Des verres vides, pleins, ou à moitié pleins et quelques marrons secs sont éparpillés sur la table où trône un grand flacon presque vide de vin de Chypre. La soirée est sur la fin.

Soberano écoute et fume. Les autres, Alvare exclu, pérorent depuis un bout de temps.

#### **JEUNE OFFICIER**

... la Cabale ?!... Ce n'est qu'un amas d'absurdités, une source de friponneries, propres à tromper les gens crédules et amuser les enfants.

#### **BERNADILLO**

Par tous les diables ! je vous le dis ! c'est une science réelle. Il suffit d'essayer.

#### **CLAUDIO**

Science, peut-être... mais il faut y croire. Un peu de foi et tout s'arrange. Tiens, je connais un cabaliste...

**JEUNE OFFICIER**

Les cabalistes, parlons-en. Une bande de faux philosophes qui additionnent des lettres et écrivent avec des chiffres. Faut-il trouver plus compliqué ?

**BERNADILLO**

Mais as-tu jamais essayé leurs recettes ? Mon brave, la jouvence ne t'excuse pas de tout.

**CLAUDIO**

Ni la crédulité aveugle. Mais il se fait tard.

**JEUNE OFFICIER**

Très bien. Allons nous en pour une autre nuit solitaire.

**BERNADILLO**

Il est temps. (*Vers Claudio*) Tu sais, un jour je vais moi te montrer le Diable.

Pendant ce temps, Soberano fume sa pipe d'un air distrait et froid. Alvare ne dit mot mais écoute avec grand intérêt tout en jetant des regards vers Soberano comme pour tester ses réactions.

Bernadillo, Claudio et le Jeune Officier saluent et quittent la chambre. Alvare et Soberano restent seuls. Soberano continue de fumer flegmatiquement ; Alvare demeure les coudes appuyés sur la table, sans rien dire. Enfin Soberano rompt le silence.

**SOBERANO**

Jeune homme, vous venez d'entendre beaucoup de bruit : pourquoi vous êtes-vous tiré de la mêlée ?

**ALVARE**

C'est que j'aime mieux me taire que d'approuver ou blâmer ce que je ne connais pas : je ne sais pas même ce que veut dire le mot de *cabale*.

**SOBERANO**

Il a plusieurs significations ; mais ce n'est point d'elles dont il s'agit, c'est de la chose. Croyez-vous qu'il puisse exister une science qui enseigne à transformer les métaux et à réduire les esprits sous notre obéissance ?

**ALVARE**

Je ne connais rien des esprits, à commencer par le mien, sinon que je suis sûr de son existence. Quant aux métaux, je sais la valeur d'un carlin' au jeu, à l'auberge et ailleurs, et ne peux rien assurer ni nier sur

l'essence des uns et des autres, sur les modifications et impressions dont ils sont susceptibles.

**SOBERANO**

Mon jeune camarade, j'aime beaucoup votre ignorance ; elle vaut bien la doctrine des autres : au moins vous n'êtes pas dans l'erreur, et si vous n'êtes pas instruit, vous êtes susceptible de l'être. Votre naturel, la franchise de votre caractère, la droiture de votre esprit, me plaisent : je sais quelque chose de plus que le commun des hommes ; jurez-moi le plus grand secret sur votre parole d'honneur, promettez de vous conduire avec prudence, et vous serez mon écolier.

**ALVARE**

L'ouverture que vous me faites, mon cher Soberano, m'est très agréable. La curiosité est ma plus forte passion. Je vous avouerai que naturellement j'ai peu d'empressement pour nos connaissances ordinaires ; elles m'ont toujours semblé trop bornées, et j'ai deviné cette sphère élevée dans laquelle vous voulez m'aider à m'élancer : mais quelle est la première clef de la science dont vous parlez ? Selon ce que disaient nos camarades en disputant, ce sont les esprits eux-mêmes qui nous instruisent ; peut-on se lier avec eux ?

**SOBERANO**

Vous avez dit le mot, Alvare : on n'apprendrait rien de soi-même ; quant à la possibilité de nos liaisons, je vais vous en donner une preuve sans réplique.

Comme il finit ce mot, il achève sa pipe : il frappe trois coups pour faire sortir le peu de cendres qui restait au fond, la pose sur la table assez près d'Alvare. Il élève la voix :

**SOBERANO**

Calderon, venez chercher ma pipe, allumez-la, et rapportez-la-moi.

Soberano finit à peine le commandement, que la pipe se met à léviter ; une main invisible l'allume alors qu'elle est suspendue dans l'air. La pipe se pose finalement dans la main de Soberano qui en pouffe une bouffée comme si de rien n'était. Il continue ainsi un temps en jouissant de la surprise qu'il occasionnait chez Alvare. Enfin il se lève.

**SOBERANO**

Je prends la garde au jour, il faut que je repose. Allez vous coucher ; soyez sage, et nous nous reverrons.

Alvare se retire encore interdit par la surprise et l'incompréhension.

### **3. INT/EXT — Brefs flashes**

*Soberano, Alvare ; Figurants : Officiers, Soldats, Nobles*

Alvare et Soberano :

- a) dans la foule des officiers, le premier interrogeant le second ;
- b) se promenant dans une pommeraie ; Soberano pointe de l'index vers une superbe pomme dorée au sommet d'un grand pommier :

#### **SOBERANO**

La plus belle et la plus haute, Calderon !

La pomme se détache et voltige vers la paume tendue de Soberano alors qu'Alvare regarde bouche bée.

- c) suivant le chemin vers la forêt alors que la pipe de Soberano le poursuit en lévitation derrière son épaule ;
- d) dans un salon de la ville toujours en train de discuter :

#### **SOBERANO**

Par exemple, regardez l'éventail de la jeune demoiselle en rose, sur ma droite. Elle vient de le poser auprès de son courtisan. Pour peu qu'il le lui déplace et elle va s'imaginer des merveilles. Voyons voir. (En chuchotant) Calderon, déplace-le du côté de la mère.

La demoiselle, inattentive ne s'en aperçoit pas, mais remarque, en voulant le reprendre, qu'il a été déplacé. Le courtisan a regardé l'éventail se déplacer et reste interdit même quand la demoiselle lui jette un regard enflammé et coquin.

### **4. EXT — A la lisière d'un bois**

*Alvare et Soberano*

#### **ALVARE**

Mais, Soberano, vous qui commandez aux esprits, quelle est votre religion et celle de vos pareils ?

**SOBERANO**

C'est la religion naturelle.

**ALVARE**

Ainsi, il vous faut donc croire à quelque chose.

**SOBERANO**

Si on le prend comme ça, alors en effet, il faut un guide auquel on s'abandonne, mais c'est le guide naturel, la nature elle-même.

**ALVARE**

Ma mère, dona Mencia, m'a élevé selon d'autres préceptes, mais vous, vous commandez aux esprits ; je veux comme vous être en commerce avec eux. Je le veux, je le veux.

**SOBERANO**

Vous êtes vif, camarade, vous n'avez pas subi votre temps d'épreuve ; vous n'avez rempli aucune des conditions sous lesquelles on peut aborder sans crainte cette sublime catégorie...

**ALVARE**

Eh ! me faut-il bien du temps ?

**SOBERANO**

Peut-être deux ans...

**ALVARE**

J'abandonne ce projet : je mourrais d'impatience dans l'intervalle. Vous êtes cruel, Soberano. Vous ne pouvez concevoir la vivacité du désir que vous avez créé dans moi : il me brûle...

**SOBERANO**

Jeune homme, je vous croyais plus de prudence ; vous me faites trembler pour vous et pour moi. Quoi ! vous vous exposez à évoquer des esprits sans aucune des préparations...

**ALVARE**

Eh ! que pourrait-il m'en arriver ?

**SOBERANO**

Je ne dis pas qu'il dût absolument vous en arriver du mal ; s'ils ont du pouvoir sur nous, c'est notre faiblesse, notre pusillanimité qui le leur donne : dans le fond, nous sommes nés pour les commander...

**ALVARE**

Ah ! je les commanderai !

**SOBERANO**

Oui, vous avez le coeur chaud, mais si vous perdez la tête, s'ils vous effraient à certain point ?...

**ALVARE**

S'il ne tient qu'à ne les pas craindre, je les mets au pis pour m'effrayer.

**SOBERANO**

Quoi ! quand vous verriez le Diable ?...

**ALVARE**

Je tirerais les oreilles au grand Diable d'enfer.

**SOBERANO**

Bravo ! si vous êtes si sûr de vous, vous pouvez vous risquer, et je vous promets mon assistance. Vendredi prochain, je vous donne à dîner avec deux des nôtres, et nous mettrons l'aventure à fin.

**5. INT NUIT — Chambre de Soberano**

*Alvare, Soberano, Bernadillo et Claudio*

Les quatre ont fini de dîner. Soberano se lève et convie les trois autres à sortir.

**SOBERANO**

Cette nuit nous allons nous promener parmi les ruines de Portici. (*En montrant vers Alvare*) Notre ami y a un rendez-vous qu'il juge pouvoir tenir. Donnons lui sa chance.

Il éteint les bougies et sort après eux.

**6. EXT NUIT — Promenade à pied vers/parmi les ruines de Portici**

*Alvare, Soberano, Bernadillo et Claudio*

Les quatre vaguent en silence parmi les restes de monuments augustes, écroulés, brisés, épars, couverts de ronces. Chacun semble immergé dans des pensées profondes.

**ALVARE**

Voilà le pouvoir du temps sur les ouvrages de l'orgueil et de l'industrie des hommes.

Enfin ils parviennent presque à tâtons, à travers ces débris, devant l'ouverture béante d'un lieu très obscur.

## **7. INT NUIT — Une large salle voûtée parmi les ruines de Portici**

*Alvare, Soberano, Bernadillo et Claudio*

Soberano conduit Alvare par le bras ; il cesse de marcher, et tout le monde s'arrête. Bernadillo bat le fusil et allume une bougie. Le séjour où ils se trouvent s'éclaire faiblement :

le groupe est sous une voûte assez bien conservée, de vingt-cinq pieds en carré à peu près, et ayant quatre issues.

Ils observent tous le plus parfait silence. Soberano, à l'aide d'un roseau qui lui servait d'appui dans sa marche, trace un cercle autour de lui sur le sable léger dont le terrain est couvert. et en sort après y avoir dessiné quelques caractères.

**SOBERANO** (*à Alvare*)

Entrez dans ce pentacle, mon brave, et n'en sortez qu'à bonnes enseignes...

**ALVARE**

Expliquez-vous mieux ; à quelles enseignes en dois-je sortir ?

**SOBERANO**

Quand tout vous sera soumis ; mais avant ce temps, si la frayeur vous faisait faire une fausse démarche, vous pourriez courir les risques les plus grands. (Il s'approche d'Alvare et lui chuchote sans que les deux autres puissent entendre) Voilà ce qu'il faut dire :

In dolce pace, lo maamin  
 Spirito tuo ha ahad ve levad  
 Tua voce medaber ha aemet  
 Acum ani mouhan lirot ve lishmoa otha

Récitez cette conjuration avec fermeté, et appelez ensuite à trois fois clairement *Béelzébuth*. Surtout n'oubliez pas de lui tirer les oreilles ; vous l'avez promis.

**ALVARE**

Je tiendrai parole.

**SOBERANO**

Nous vous souhaitons bien du succès ; quand vous aurez fini, vous nous avertirez. Vous êtes directement vis-à-vis de la porte par laquelle vous devez sortir pour nous rejoindre.

Soberano, Bernadillo et Claudio se retirent.

## **8. INT NUIT — suite**

*Alvare et le Diable sous deux formes successives : tête de chameau et épagneul (effets spéciaux)*

Alvare traverse une crise très délicate ; il s'apprête de rappeler les trois qui s'en sont allés. Finalement il se raffermi sur la place où il est, et tient un moment conseil avec lui-même.

**ALVARE** (*à lui-même*)

On a voulu m'effrayer ; on veut voir si je suis pusillanime. Les gens qui m'éprouvent sont à deux pas d'ici, et à la suite de mon évocation je dois m'attendre à quelque tentative de leur part pour m'épouvanter. Tenons bon ; tournons la raillerie contre les mauvais plaisants.

Le silence de la nuit est déchiré par le ramage sporadique des hiboux et des chats-huants qui parvient de tout part. Peu rassuré, Alvare se rassied sur ses reins, il se piète. Finalement il se lève raffermi et parle d'une voix claire et soutenue alors que ses cheveux se hérissent sur sa tête.

**ALVARE**

In dolce pace, lo maamin  
 Spirito tuo ha ahad ve levad  
 Tua voce medaber ha aemet  
 Acum ani mouhan lirot ve lishmoa otha

*Béelzébuth ! Béelzébuth ! Béelzébuth !*

A peine a-t-il fini, une fenêtre s'ouvre à deux battants vis-à-vis de lui, au haut de la voûte : un torrent de lumière plus éblouissante que celle du jour fond par cette ouverture ; une tête de chameau horrible, autant par sa grosseur que par sa forme, se présente à la fenêtre ; surtout elle a des oreilles démesurées.

**LA TETE DE CHAMEAU** (*en ouvrant sa gueule, et, d'un ton assorti au reste de l'apparition*)

*Che vuoi ?*

Toutes les voûtes, tous les caveaux des environs retentissent à l'envi du terrible *Che vuoi ?*

On comprend qu'Alvare est sur le point de s'évanouir et qu'il combat désespérément sa défaillance. Une sueur froide l'inonde alors que ses membres et ses lèvres effectuent des mouvements désorganisés. Finalement, il arrive à les maîtriser. Une révolution s'opère, il se rend maître de sa terreur. Il fixe hardiment le spectre.

**ALVARE**

Que prétends-tu toi-même, téméraire, en te montrant sous cette forme hideuse ?

Le fantôme balance un moment :

**LA TETE DE CHAMEAU** (*d'un ton de voix plus bas*)

Tu m'as demandé...

**ALVARE**

L'esclave cherche-t-il à effrayer son maître ? Si tu viens recevoir mes ordres, prends une forme convenable et un ton soumis.

**LA TETE DE CHAMEAU**

Maître, sous quelle forme me présenterai-je pour vous être agréable ?

**ALVARE** (*du tac au tac*)

Viens sous la figure d'un épagneul.

A peine donne-t-il cet ordre, l'épouvantable chameau allonge le col de seize pieds de longueur, baisse la tête jusqu'au milieu du salon, et vomit un épagneul blanc à soies fines et brillantes, les oreilles traînantes jusqu'à terre.

La fenêtre s'est refermée, toute autre vision a disparu, et il ne reste sous la voûte, suffisamment éclairée, que le chien et Alvare.

L'épagneul tourne tout autour du cercle en remuant la queue, et faisant des courbettes.

**L'EPAGNEUL**

Maître, je voudrais bien vous lécher l'extrémité des pieds ; mais le cercle redoutable qui vous environne me repousse.

Audacieux, Alvare sort du cercle, tend le pied, le chien le lèche ; Alvare fait un mouvement pour lui tirer les oreilles, le chien se couche sur le dos comme pour lui demander grâce ; on voit que c'est une petite femelle.

**ALVARE**

Lève-toi ; je te pardonne : tu vois que j'ai compagnie ; ces messieurs attendent à quelque distance d'ici ; la promenade a dû les altérer ; je veux leur donner une collation ; il faut des fruits, des conserves, des glaces, des vins de Grèce ; que cela soit bien entendu ; éclaire et décore la salle sans faste, mais proprement. Vers la fin de la collation tu viendras en virtuose du premier talent, et tu porteras une harpe ; je t'avertirai quand tu devras paraître. Prends garde à bien jouer ton rôle, mets de l'expression dans ton chant, de la décence, de la retenue dans ton maintien...

**L'EPAGNEUL**

J'obéirai, maître, mais sous quelle condition ?

**ALVARE**

Sous celle d'obéir, esclave. Obéis, sans réplique, ou...

**L'EPAGNEUL**

Vous ne me connaissez pas, maître : vous me traiteriez avec moins de rigueur ; j'y mettrais peut-être l'unique condition de vous désarmer et de vous plaire.

Le chien a à peine fini, qu'en tournant sur le talon, Alvare voit ses ordres s'exécuter plus promptement. Les murs de la voûte, ci-devant noirs, humides, couverts de mousse, prennent une teinte douce, des formes agréables ; c'est maintenant un salon de marbre jaspé. L'architecture présente un cintre soutenu par des colonnes. Huit girandoles de cristaux, contenant chacune trois bougies, y répandent une lumière vive, également distribuée.

Un moment après, la table et le buffet s'arrangent, se chargent de tous les apprêts d'un régal ; les fruits et les confitures sont de l'espèce la plus rare, la plus savoureuse et de la plus belle apparence. La porcelaine employée au service et sur le buffet est du Japon.

La petite chienne fait mille tours dans la salle, mille courbettes autour d'Alvare, comme pour hâter le travail et lui demander s'il était satisfait.

**ALVARE**

Fort bien, Biondetta ; prenez un habit de livrée, et allez dire à ces messieurs qui sont près d'ici que je les attends, et qu'ils sont servis.

A peine détourne-t-il un instant ses regards, il voit sortir un page à sa livrée, lestement vêtu, tenant un flambeau allumé ; peu après il revient conduisant sur ses pas Soberano et ses deux amis.

## 9. INT NUIT — suite

*Alvare, Biondetto, Soberano, Bernadillo et Claudio*

Soberano, Bernadillo et Claudio entrent méfiants alors que le page qui les avait conduits s'efface devant la porte. En découvrant le changement qui s'était fait dans la grotte, leurs traits s'altèrent, leurs attitudes sont bizarres ; ils sortent des exclamations d'incrédulité et de surprise extrême. L'aisance (apparente) d'Alvare les déconcerte davantage.

### **ALVARE**

Messieurs, vous avez fait beaucoup de chemin pour l'amour de moi, il nous en reste à faire pour regagner Naples ; j'ai pensé que ce petit régal ne vous désobligerait pas, et que vous voudriez bien excuser le peu de choix et le défaut d'abondance en faveur de l'impromptu.

Les trois examinent comme dans un rêve (ou un cauchemar) les changements intervenus, l'élégante collation, etc.

### **ALVARE** (*en forçant sa gaieté*)

Veillez avoir l'obligeance de vous asseoir.

Le page avance les sièges avec promptitude. Alvare remplit les verres, distribue des fruits, des confitures...

### **ALVARE** (*en se régalant*)

Vous me l'accordez, le vin est des meilleurs et les fruits sélectionnés pour plaire à l'oeil comme aux papilles. Je n'en ai dégusté de pareils depuis que j'ai quitté l'Estramadure... Quant aux confitures, j'avoue que même dona Mencia, ma mère, n'en fait des meilleures. Qu'en dites vous ? Mais vous ne touchez à rien. Allons, vous faut-il tant d'audace pour déguster ces fruits excellents de la terre ?

Les autres gardent leurs bouches béantes, incapables de se déterminer à toucher au repas et aux boissons. Finalement la confiance d'Alvare les détermine. Ils boivent du bout des lèvres.

### **ALVARE**

Je porte cette coupe à la santé de la plus jolie courtisane de Naples. Je parle d'une *improvisatrice* romaine arrivée depuis peu à Naples, et dont les talents font du bruit à la cour. Vous en avez sans doute

entendu parler. Ses talents sont tels que les compositeurs se l'arrachent et n'écrivent plus que pour elle. Que peut-on espérer de mieux que les beaux arts pour nous distraire parmi ces ruines antiques ?... la musique, la sculpture... Vous convenez que l'ornement de ce salon, la beauté de ses marbres, sont à même pour accueillir un récital nocturne de la plus haute qualité.

Une bouteille se vide, et est remplacée par une meilleure. Le page se multiplie, et le service ne languit pas un instant. Alvare jette l'oeil sur lui à la dérobée : un splendide Amour en trousse de page. Les trois autres le lorgnent de leur côté d'un air où se peignent la surprise, le plaisir et l'inquiétude.

**ALVARE**

Biondetto, la signora Fiorentina m'a promis de me donner un instant ; voyez si elle ne serait point arrivée.

Biondetto sort.

**10. INT NUIT — suite**

*Alvare, Soberano, Bernadillo, Claudio et Fiorentina*

Soberano et ses deux camarades n'ont point encore le temps de s'étonner de la bizarrerie du message, qu'une porte du salon s'ouvre, et Fiorentina entre tenant une harpe ; elle est dans un déshabillé étoffé et modeste, un chapeau de voyage et un crêpe très clair sur les yeux ; elle pose sa harpe à côté d'elle, salue avec aisance, avec grâce :

**FIorentina**

Seigneur don Alvare, je n'étais pas prévenue que vous eussiez compagnie ; je ne me serrais point présentée vêtue comme je suis ; ces messieurs voudront bien excuser une voyageuse.

Elle s'assied, les hommes lui offrent à l'envi les reliefs de leur petit festin, auxquels elle touche par complaisance.

**ALVARE**

Quoi ! madame, vous ne faites que passer par Naples ? On ne saurait vous y retenir ?

**FIorentina**

Un engagement déjà ancien m'y force, seigneur ; on a eu des bontés pour moi à Venise au carnaval dernier ; on m'a fait promettre de revenir, et j'ai touché des arrhes : sans cela, je n'aurais pu me refuser aux avantages que m'offrait ici la cour, et à l'espoir de mériter les suffrages de la noblesse napolitaine, distinguée par son goût au-dessus de toute celle d'Italie.

Bernadillo et Claudio (tous deux Napolitains) se courbent pour répondre à l'éloge, saisis par la vérité de la scène au point de se frotter les yeux.

**ALVARE**

Madame, veuillez nous faire entendre au moins un échantillon de votre talent.

**FIorentina**

Enrhumée et fatiguée comme je le suis je ne pourrai que déchoir dans votre opinion, messieurs. Mais, pour un bref moment, votre souhait je ne puis que l'honorer. Permettez-moi.

Elle prend sa harpe, prélude avec une petite main languette, potelée, tout à la fois blanche et purpurine dont les doigts insensiblement arrondis par le bout étaient terminés par un ongle dont la forme et la grâce étaient inconcevables et exécute un récitatif *obligé* et une ariette pathétique. Les quatre gentilshommes sont surpris, croient être au plus délicieux concert.

La cantatrice adresse à Alvare les expressions tendres de son récit et de son chant. Le feu de ses regards perce à travers le voile ; il est d'un pénétrant, d'une douceur inconcevable. Ses yeux derrière le voile ne trompent pas le spectateur qui reconnaît dans Fiorentina Biondetto ; mais l'élégance, l'avantage de la taille se font beaucoup plus remarquer sous l'ajustement de femme que sous l'habit de page.

Quand la cantatrice finit de chanter :

**SOBERANO**

Sublime, merveilleux...

**CLAUDIO**

Bravo, bravo, vous nous voyez émus jusqu'au fond du coeur, madame...

**BERNADILLO**

Il ne peut y avoir plus d'âme, plus d'expression, plus de gosier dans un chant...

**ALVARE**

On ne saurait rendre plus en chargeant moins. Madame, vous nous avez tous mis en transe. Une ariette vive nous donnerait lieu d'admirer la diversité de vos talents.

### **FIorentina**

Non ; je m'en acquitterais mal dans la disposition d'âme où je suis ; d'ailleurs, vous avez dû vous apercevoir de l'effort que j'ai fait pour vous obéir. Ma voix se ressent du voyage, elle est voilée. Vous êtes prévenus que je pars cette nuit. C'est un cocher de louage qui m'a conduit, je suis à ses ordres ; je vous demande en grâce d'agréer mes excuses, et de me permettre de me retirer.

En disant cela elle se lève, veut emporter sa harpe. Alvare la lui prend des mains, et, après l'avoir reconduite jusqu'à la porte par laquelle elle s'était introduite, il rejoint la compagnie.

### **11. INT NUIT — suite**

*Alvare, Soberano, Bernadillo, Claudio, Biondetto et deux estafiers*

Les quatre convives poursuivent leur agape en doublant la dose sur le vin de Chypre qu'Alvare sert dès que les verres se vident. Au bout d'un moment il s'adresse à son page qui s'était remis à son poste derrière son siège.

### **ALVARE**

Biondetto, il se fait tard. Ces messieurs voudront certainement rentrer chez eux. Allez faire avancer ma voiture.

Biondetto s'exécute.

### **SOBERANO**

Vous avez ici un équipage ?

### **ALVARE**

Oui, je me suis fait suivre, et j'ai imaginé que si notre partie se prolongeait, vous ne seriez pas fâchés d'en revenir commodément. Buons encore un coup, nous ne courrons pas les risques de faire de faux pas en chemin.

Le page rentre suivi de deux grands estafiers bien tournés, superbement vêtus à la livrée de la maison d'Alvare.

### **BIONDETTO**

Seigneur don Alvare, je n'ai pu faire approcher votre voiture ; elle est au-delà, mais tout près des débris dont ces lieux-ci sont entourés.

Les quatre se lèvent, Biondetto et les estafiers, torches à la main, les précédant ; ils sortent dans la nuit noire.

## **12. EXT NUIT — les ruines de Portici**

*Alvare, Soberano, Bernadillo, Claudio, Biondetto, quatre estafiers et un cocher*

Le groupe s'avance dans la nuit parmi les bases de colonnes brisées. Soberano, qui se trouve seul à côté d'Alvare, lui serre la main.

### **SOBERANO**

Vous nous donnez un beau régal, ami ; il vous coûtera cher.

### **ALVARE**

Ami, je suis très heureux s'il vous a fait plaisir ; je vous le donne pour ce qu'il me coûte.

Ils arrivent à une voiture de campagne aussi commode qu'on puisse la désirer où les attendent deux autres estafiers, et un postillon. Alvare en fait les honneurs, et le cortège prend légèrement le chemin de Naples.

## **13. INT/EXT NUIT — dans la voiture sur le chemin de Naples**

*Alvare, Soberano, Bernadillo et Claudio dans la voiture ; Biondetto et le cocher sur l'impériale et les estafiers debout sur les marches, torches à la main*

A l'intérieur les convives gardent quelque temps le silence.

### **BERNADILLO**

Je ne vous demande point votre secret, Alvare ; mais il faut que vous ayez fait des conventions singulières ; jamais personne ne fut servi comme vous l'êtes ; et depuis vingt-cinq ans que je travaille, je n'ai pas obtenu le quart des complaisances que l'on vient d'avoir pour vous dans une soirée. Je ne parle pas de la plus céleste vision qu'il soit possible d'avoir, tandis que l'on afflige nos yeux plus souvent que l'on ne songe à les réjouir ; enfin, vous savez vos affaires, vous êtes jeune ;

à votre âge on désire trop pour se laisser le temps de réfléchir, et on précipite ses jouissances.

**ALVARE**

J'ignore par où j'ai pu m'attirer des faveurs distinguées ; j'augure qu'elles seront très courtes, et ma consolation sera de les avoir toutes partagées avec de bons amis.

Le silence reprend le dessus...

**14. INT/EXT NUIT — Rêve éveillé d'Alvare dans la voiture sur le chemin de Naples**

*Alvare, Soberano, Bernadillo, Claudio, Biondetto, Dona Mencia*

Alvare revoit les scènes fortes — brefs flash-back — de la soirée entrecroisées avec l'image de son visage où l'on voit les signes fluctuants du doute, du soulagement et de la perplexité.

Alvare se voit finalement face à sa mère, dona Mencia, dans le château de Maravillas, en Estramadure

**ALVARE** (*dans sa vision*)

Oh, ma mère ! que penseriez-vous de votre fils si vous l'aviez vu, si vous le voyez encore ? Mais ceci ne durera pas, je m'en donne parole.

**15. EXT NUIT — dans les rues de Naples et devant les casernes du régiment**

*Alvare, Soberano, Carle (le valet de chambre d'Alvare), Biondetto, le cocher, les estafiers et la garde*

La voiture s'avance par les rues de Naples et arrive dans les quartiers du régiment après avoir déposé Bernadillo et Claudio. Les portes ouvertes par les estafiers, alors que Biondetto s'incline, Alvare et Soberano descendent sous le regard stupéfait de la garde. Biondetto attire tous les regards.

Le page congédie la voiture et la livrée, prend un flambeau de la main des estafiers, et traverse les casernes pour conduire Alvare à son appartement. Au seuil du bâtiment le domestique d'Alvare, Carle, l'accueille d'un regard ébahi.

**CARLE**

Le train de vie dont Monsieur fait la montre est tout nouveau et exquis. Quelles circonstances heureuses...

**ALVARE** (*en entrant dans son appartement suivi de Biondetto*)  
 C'en est assez, Carle, je n'ai pas besoin de vous ; allez vous reposer, je vous parlerai demain.

## **16. INT NUIT — la chambre d'Alvare**

*Alvare, Biondetto/Biondetta*

Biondetto vient de fermer la porte sur les deux. Moment d'embarras. Alvare jette les yeux sur le page, ce dernier les fixe vers la terre ; une rougeur lui monte sensiblement au visage ; sa contenance décèle beaucoup d'émotion.

**ALVARE**

Biondetto, vous m'avez bien servi, vous avez même mis des grâces à ce que vous avez fait pour moi ; mais, comme vous vous étiez payé d'avance, je pense que nous sommes quittes.

**BIONDETTA**

Don Alvare est trop noble pour croire qu'il ait pu s'acquitter à ce prix...

**ALVARE**

Si vous avez fait plus que vous ne me devez, si je vous dois de reste, donnez votre compte ; mais je ne vous réponds pas que vous soyez payé promptement. Le quartier courant est mangé ; je dois au jeu, à l'auberge, au tailleur...

**BIONDETTA**

Vous plaisantez hors de propos.

**ALVARE**

Si je quitte le ton de plaisanterie, ce sera pour vous prier de vous retirer, car il est tard et il faut que je me couche.

**BIONDETTA**

Et vous me renverriez incivilement à l'heure qu'il est ? Je n'ai pas dû m'attendre à ce traitement de la part d'un cavalier espagnol. Vos amis savent que je suis venue ici, vos soldats, vos gens m'ont vue et ont deviné mon sexe. Si j'étais une vile courtisane, vous auriez quelque égard pour les bienséances de mon état ; mais votre procédé pour moi est flétrissant, ignominieux : il n'est pas de femme qui n'en fût humiliée.

**ALVARE**

Il vous plaît donc à présent d'être femme pour vous concilier des égards ? Eh bien ! pour sauver le scandale de votre retraite, ayez pour vous le ménagement de la faire par le trou de la serrure.

**BIONDETTA**

Quoi ! sérieusement, sans savoir qui je suis...

**ALVARE**

Puis-je l'ignorer ?

**BIONDETTA**

Vous l'ignorez, vous dis-je, vous n'écoutez que vos préventions ; mais, qui que je sois, je suis à vos pieds, les larmes aux yeux : c'est à titre de client que je vous implore. Une imprudence plus grande que la vôtre, excusable peut-être, puisque vous en êtes l'objet, m'a fait aujourd'hui tout braver, tout sacrifier pour vous obéir, me donner à vous et vous suivre. J'ai révolté contre moi les passions les plus cruelles, les plus implacables ; il ne me reste de protection que la vôtre, d'asile que votre chambre : me la fermerez-vous, Alvare ? Sera-t-il dit qu'un cavalier espagnol aura traité avec cette rigueur, cette indignité, quelqu'un qui a tout sacrifié pour lui, une âme sensible, un être faible dénué de tout autre secours que le sien ; en un mot, une personne de mon sexe ?

Alvare recule, alors que Biondetta embrasse ses genoux en le suivant sur les siens.

**ALVARE**

Relevez-vous, vous venez sans y penser de me prendre par mon serment. Quand dona Mencia, ma mère, me donna ma première épée, elle me fit jurer sur la garde de servir toute ma vie les femmes, et de n'en pas désobliger une seule. Quand ce serait ce que je pense que c'est aujourd'hui...

**BIONDETTA**

Eh bien ! cruel, à quelque titre que ce soit, permettez-moi de rester dans votre chambre.

**ALVARE**

Je le veux pour la rareté du fait, et mettre le comble à la bizarrerie de mon aventure. Cherchez à vous arranger de manière que je ne vous voie ni ne vous entende ; au premier mot, au premier mouvement capables de me donner de l'inquiétude, je grossis le son de ma voix pour vous demander à mon tour, *Che vuoi?*

Alvare lui tourne le dos. et s'approche de son lit pour se déshabiller.

**BIONDETTA**

Vous aiderai-je ?

**ALVARE**

Non, je suis militaire et me sers moi-même.

Alvare se couche. A travers la gaze de son rideau, il voit le prétendu page arranger dans le coin de la chambre une natte usée qu'il a trouvée dans une garde-robe. Il s'assied dessus, se déshabille entièrement, s'enveloppe d'un manteau qui était sur un siège, éteint la lumière.

Alvare ne trouve pas le sommeil.

## **17. INT NUIT — Rêve éveillé d'Alvare dans sa chambre**

*Alvare, une vision de Biondetta*

Il semble à Alvare que le portrait du page soit attaché au ciel du lit et aux quatre colonnes. La beauté de Biondetta, son buste nu que recouvre les mèches lourdes de sa blonde chevelure s'entrechoquent avec l'image épouvantable du dromadaire sous la voûte.

**ALVARE** (*s'adressant à la vision de Biondetta*)

Ah ! Biondetta ! si vous n'étiez pas un être fantastique, si vous n'étiez pas ce vilain dromadaire !

Mais à quel mouvement me laissai-je emporter ? J'ai triomphé de la frayeur, déracinons un sentiment plus dangereux. Quelle douceur puis-je en attendre ? Ne tiendrait-il pas toujours de son origine ?

Le feu de ses regards si touchants, si doux, est un cruel poison. Cette bouche si bien formée, si colorée, si fraîche, et en apparence si naïve, ne s'ouvre que pour des impostures. Ce coeur, si c'en était un, ne s'échaufferait que pour une trahison.

## **18. INT NUIT — Dans la chambre d'Alvare ; suite**

*Alvare, Biondetto/Biondetta*

La lune darde tous ses rayons dans la chambre à travers trois grandes croisées. Dans son agitation, Alvare fait tomber avec fracas les trois planches qui soutiennent son sommier. Biondetta se lève, accourt à lui avec le ton de la frayeur.

**BIONDETTA**

Don Alvare, quel malheur vient de vous arriver ?

Alvare se trouve serré dans les bras de Biondetta.

**ALVARE**

Il ne m'est rien arrivé, retirez-vous ; vous courez sur le carreau sans pantoufles, vous allez vous enrhummer, retirez-vous...

**BIONDETTA**

Mais, vous êtes mal à votre aise...

**ALVARE**

Oui, vous m'y mettez actuellement ; retirez-vous ou, puisque vous voulez être couchée chez moi et près de moi, je vous ordonnerai d'aller dormir dans cette toile d'araignée qui est à l'encoignure de ma chambre.

Elle n'attend pas la fin de la menace, et va se coucher sur sa natte, en sanglotant tout bas.

**19. INT JOUR — Dans la chambre d'Alvare**

*Alvare, Biondetta*

Au petit matin, Alvare, après une nuit difficile, cherche des yeux son page.

Biondetta est assise toute vêtue, à la réserve de son pourpoint, sur un petit tabouret ; elle a étalé ses cheveux blonds cendrés qui tombent jusqu'à terre, en couvrant, à boucles flottantes et naturelles, son dos et ses épaules, et même entièrement son visage. Ne pouvant faire mieux, elle les démêle avec ses doigts sublimes.

Un petit mouvement d'Alvare, elle écarte avec ses doigts les boucles et découvre son visage admirable.

**ALVARE**

Biondetta, prenez un peigne ; il y en a dans le tiroir de ce bureau.

Elle obéit. Bientôt, à l'aide d'un ruban, ses cheveux sont rattachés sur sa tête avec autant d'adresse que d'élégance. Elle prend son pourpoint, met le comble à son ajustement, et s'assied sur son siège d'un air timide, embarrassé, inquiet, qui sollicite la compassion.

**ALVARE**

Le jour est venu, Biondetta, les bienséances sont remplies, vous pouvez sortir de ma chambre sans craindre le ridicule.

**BIONDETTA**

Je suis maintenant au-dessus de cette frayeur ; mais vos intérêts et les miens m'en inspirent une beaucoup plus fondée : ils ne permettent pas que nous nous séparions.

**ALVARE**

Vous vous expliquerez ?

**BIONDETTA**

Je vais le faire, Alvare.

Votre jeunesse, votre imprudence, vous ferment les yeux sur les périls que nous avons rassemblés autour de nous. A peine vous vis-je sous la voûte, que cette contenance héroïque à l'aspect de la plus hideuse apparition décida mon penchant. Si, me dis-je à moi-même, pour parvenir au bonheur, je dois m'unir à un mortel, prenons un corps, il en est temps. Voilà le héros digne de moi. Dussent s'en indigner les méprisables rivaux dont je lui fais le sacrifice ; dussé-je me voir exposée à leur ressentiment, à leur vengeance, que m'importe ? Aimée d'Alvare, unie avec Alvare, eux et la nature nous seront soumis. Vous avez vu la suite ; voici les conséquences.

L'envie, la jalousie, le dépit, la rage me préparent les châtiments les plus cruels auxquels puisse être soumis un être de mon espèce, dégradé par son choix, et vous seul pouvez m'en garantir. A peine est-il jour, et déjà les délateurs sont en chemin pour vous déférer, comme nécromancien, à ce tribunal que vous connaissez. Dans une heure...

**ALVARE**

Arrêtez, vous êtes le plus adroit, le plus insigne des faussaires. Vous parlez d'amour, vous en présentez l'image, vous en empoisonnez l'idée, je vous défends de m'en dire un mot. Laissez-moi me calmer assez, si je le puis, pour devenir capable de prendre une résolution.

S'il faut que je tombe entre les mains du tribunal, je ne balance pas, pour ce moment-ci, entre vous et lui ; mais si vous m'aidez à me tirer d'ici, à quoi m'engagerai-je ? Puis-je me séparer de vous quand je le voudrai ? Je vous somme de me répondre avec clarté et précision.

**BIONDETTA**

Pour vous séparer de moi, Alvare, il suffira d'un acte de votre volonté. J'ai même regret que ma soumission soit forcée. Si vous méconnaissez mon zèle par la suite, vous serez imprudent, ingrat...

**ALVARE**

Je ne crois rien, sinon qu'il faut que je parte. Je vais éveiller mon valet de chambre ; il faut qu'il me trouve de l'argent, qu'il aille à la poste. Je me rendrai à Venise près de Bentinelli, banquier de ma mère.

**BIONDETTA**

Il vous faut de l'argent ? Heureusement je m'en suis précautionnée ; j'en ai à votre service...

**ALVARE**

Gardez-le. Si vous étiez une femme, en l'acceptant je ferais une bassesse...

**BIONDETTA**

Ce n'est pas un don, c'est un prêt que je vous propose. Donnez-moi un mandement sur le banquier ; faites un état de ce que vous devez ici. Laissez sur votre bureau un ordre à Carle pour payer. Disculpez-vous par lettre auprès de votre commandant, sur une affaire indispensable qui vous force à partir sans congé. J'irai à la poste vous chercher une voiture et des chevaux. Nous nous embarquons pour Venise ; mais auparavant, Alvare, forcée à m'écarter de vous, je retombe dans toutes mes frayeurs ; dites : *Esprit qui ne t'es lié à un corps que pour moi et pour moi seul, j'accepte ton vasselage et t'accorde ma protection.*

En lui prescrivant cette formule, elle s'est jetée à ses genoux, lui tient la main, la presse, la mouille de larmes.

**ALVARE** (*embarrassé et balbutiant*)

"Esprit qui ne t'es lié à un corps que pour moi et pour moi seul, j'accepte ton vasselage et t'accorde ma protection."

**BIONDETTA** (*se relevant, avec transport*)

Je suis à vous ; je pourrai devenir la plus heureuse de toutes les créatures.

En un moment, elle s'affuble d'un long manteau, rabat un grand chapeau sur ses yeux, et sort de la chambre.

**20. INT JOUR — la chambre d'Alvare**

*Alvare, Biondetta, Carle*

Seul, Alvare s'assied à son bureau et règle les affaires courantes : il fait ses comptes, écrit des lettres.

Déjà la voiture et le fouet du postillon se font entendre à la porte.

Biondetta, toujours le nez dans son manteau, revient et entraîne Alvare. Carle, éveillé par le bruit, paraît en chemise sur le seuil de la porte.

**ALVARE**

Allez, à mon bureau, vous y trouverez mes ordres.

**21. EXT/INT JOUR — Dans le carrosse qui prend les rues de Naples et sort de la ville**

*Alvare, Biondetta*

Alvare et Biondetta montent dans la voiture qui part.

Biondetta ôte son chapeau. Ses cheveux sont renfermés dans un filet cramoisi orné de perles dans du corail. Par moments, Alvare lui jette des regards rêveurs. Enfin, il ferme les yeux et s'endort.

**22. EXT NUIT — Sur les bords du canal où l'on s'embarque pour Venise et sur le pont d'un bateau**

*Alvare, un Portefaix, Biondetta*

Alvare sort du carrosse les yeux lourds de sommeil. Un portefaix le tire par la manche voulant se charger de ses ballots.

Biondetta apparaît et entraîne Alvare vers un bateau arrimé. Alvare se laisse conduire machinalement, monte sur le pont et retombe dans sa léthargie.

**23. INT JOUR — un appartement magnifique donnant sur la place Saint-Marc dans la meilleure auberge de Venise**

*Alvare, Biondetta, deux domestiques et deux gondoliers*

Alvare se réveille désorienté. Il inspecte la magnifique pièce, cherche du regard Biondetta. Par la fenêtre, il découvre la place Saint-Marc. Du linge et une robe de chambre assez riche l'attendent auprès de son lit. Il est seul. Il se détend. Il réfléchit.

**ALVARE** (*au terme d'une réflexion; à voix haute*)  
Elle m'a donné de l'argent, je veux le lui rendre.

Biondetta rentre à ce moment-là suivie de deux domestiques et de deux gondoliers.

**BIONDETTA**

Il faut que vous soyez servi, en attendant l'arrivée de Carle. On m'a répondu dans l'auberge de l'intelligence et de la fidélité de ces gens-ci, et voici les plus hardis patrons de la république.

Les domestiques et les gondoliers s'inclinent et sortent.

**ALVARE**

Je suis content de votre choix, Biondetta ; vous êtes-vous logée ici ?

**BIONDETTA** (*les yeux baissés*)

J'ai pris dans l'appartement même de votre excellence, la pièce la plus éloignée de celle que vous occupez, pour vous causer le moins d'embarras qu'il sera possible.

Alvare acquiesce.

**ALVARE**

Il me faudra sortir. Il faut que je vois le correspondant de ma mère.

Biondetta frappe des mains et les deux domestiques refont leur apparition. Ils aident Alvare à faire sa toilette.

**24. EXT JOUR — La place Saint-Marc ; on devine une *atmosphère de carnaval* ici et par la suite**

*Alvare*

Alvare sort de l'auberge, traverse la place Saint-Marc à pied et disparaît dans une ruelle.

## 25. INT JOUR — La boutique d'un négociant

*Alvare, Bentinelli (le négociant)*

**BENTINELLI** (*qui accueille Alvare avec beaucoup d'effusion*)

Don Alvare, je ne vous croyais pas ici. Vous arrivez très à propos pour m'empêcher de faire une bévue ; j'allais vous envoyer deux lettres et de l'argent.

**ALVARE**

Celui de mon quartier ?

**BENTINELLI**

Oui, et quelque chose de plus. Voilà deux cents sequins en sus qui sont arrivés ce matin. Un vieux gentilhomme à qui j'en ai donné le reçu me les a remis de la part de dona Mencia, votre mère. Ne recevant pas de vos nouvelles, elle vous a cru malade, et a chargé un Espagnol de votre connaissance de me les remettre pour vous les faire passer.

**ALVARE**

Vous a-t-il dit son nom ?

**BENTINELLI**

Je l'ai écrit dans le reçu ; c'est don Miguel Pimientos, qui dit avoir été écuyer dans votre maison. Ignorant votre arrivée ici, je ne lui ai pas demandé son adresse.

Alvare prend l'argent et les lettres qu'il ouvre et se met à parcourir.

**ALVARE**

Me permettez vous ?

**BENTINELLI**

Je vous en prie.

**ALVARE** (*en empochant les lettres*)

Ma mère ne touche pas mot quant aux sequins...

**BENTINELLI**

La brave dame.

**26. EXT JOUR — Sur la place Saint-Marc, devant l'auberge**

*Alvare*

Alvare retourne gaiement à l'auberge. Il rentre dans l'auberge vers ses appartements.

**27. INT JOUR — Dans les appartements d'Alvare**

**28. — et dans la chambre de Biondetta**

*Alvare, Biondetta*

Alvare cherche Biondetta en parcourant les couloirs de la maison. Au bout d'un tel couloir, plus étroit que les autres, à travers la porte ouverte, il la voit courbée près d'une fenêtre, fort occupée à rassembler et recoller les débris d'un clavecin.

**ALVARE**

J'ai de l'argent et vous rapporte celui que vous m'avez prêté.

Biondetta rougit, elle cherche l'obligation de dette, la remet à Alvare et prend la somme que celui-ci lui rend.

**BIONDETTA**

Vous êtes trop exact. J'eusse désiré jouir plus longtemps du plaisir de vous avoir obligé.

**ALVARE**

Mais je vous dois encore car vous avez payé les postes.

Biondetta prend l'état sur la table et le lui remet. Alvare l'acquitte. Il s'apprête à sortir avec un sang-froid.

**BIONDETTA**

Quels sont vos ordres ?

**ALVARE** (*en quittant la pièce*)

Aucun.

Elle se remet tranquillement à son ouvrage en tournant le dos à Alvare qui l'observe quelque temps depuis le couloir : elle semble très occupée, et apporte à son travail autant d'adresse que d'activité.

## **29. INT JOUR — Dans la chambre d'Alvare**

*Alvare, Carle, Biondetta*

**ALVARE** (*à Carle*)

Voilà le pair de ce Calderon, qui allumait la pipe à Soberano, et quoiqu'il ait l'air très distingué, il n'est pas de meilleure maison. S'il ne se rend ni exigeant, ni incommode, s'il n'a pas de prétentions, pourquoi ne le garderais-je pas ? Il m'assure, d'ailleurs, que pour le renvoyer il ne faut qu'un acte de ma volonté. Pourquoi me presser de vouloir tout à l'heure ce que je puis vouloir à tous les instants du jour ?

**CARLE** (*le regard hébété, sans rien comprendre*)

Calderon ?... qui allumait la pipe de seigneur Soberano ?...

On frappe, on ouvre.

**BIONDETTA**

Monsieur est servi.

## **30. INT JOUR — Dans le salon d'Alvare, pièce contiguë**

*Alvare, Biondetta, Domestiques*

Alvare est à table. Biondetta, en grande livrée, se tient derrière son siège, attentive à prévenir ses besoins. Trois glaces disposées dans le salon répètent tous ses mouvements. Le dîner finit. On dessert.

## **31. INT JOUR — Dans le salon d'Alvare, suite**

*Alvare, Biondetta, l'Aubergiste*

L'aubergiste rentre. Alvare et lui ont l'air de bien se connaître. L'arrivée d'Alvare n'a rien de surprenant.

**L'AUBERGISTE**

Don Alvare ! A la bonne heure ! Quel bel état de fortune ! Toutes mes félicitations. Et puis quel page ! Le jeune homme le plus beau, le plus

affectionné, le plus intelligent, le plus doux que j'ai jamais vu.  
 Comptez-vous prendre part aux plaisirs du carnaval ?

**ALVARE**

C'était mon intention, en effet.

**32. EXT SOIR — Sur le quai du canal sur lequel donnent les appartements d'Alvare et dans une gondole**

*Alvare, Biondetta, un Gondolier*

Alvare, déguisé, monte dans une gondole qui s'éloigne. Depuis le quai, Biondetta l'accompagne du regard.

**33. EXT/INT NUIT — Dans Venise ; brefs flashes**

*Alvare, Figuration*

Alvare court la place :

- a) au spectacle,
- b) au *Ridotto* (lieu public où l'on joue et où l'on danse) où il joue et gagne,
- c) dans les rues de Venise en plein carnaval.

**34. EXT NUIT — Sur le quai arrière de l'auberge**

*Alvare, le gondolier, Biondetta et un valet de chambre*

Alvare met pied à terre. Biondetta, un flambeau à la main, le reçoit au bas de l'escalier. Un valet de chambre se tient en retrait.

**35. INT NUIT — Dans la chambre d'Alvare**

*Alvare, Biondetta et le Valet de chambre*

**BIONDETTA**

A quelle heure ordonnez-vous que l'on entre chez vous ?

**ALVARE** (*qui s'étonne lui-même de sa réponse*)

A l'heure ordinaire.

Biondetta se retire en le laissant aux soins du valet.

### **36. INT JOUR — Dans la chambre d'Alvare**

*Alvare, Biondetta, Valet de chambre*

Alvare se réveille tard. Il tire les rideaux, le soleil est haut. Sur la table, les lettres de sa mère attirent son attention.

**ALVARE** (*tout seul*)

Que fais-je ici ? Que ne vais-je me mettre à l'abri de vos sages conseils, ma mère ? J'irai, ah ! j'irai, c'est le seul parti qui me reste.

On frappe.

**ALVARE**

Entrez.

Biondetta rentre suivie du Valet de chambre.

**BIONDETTA**

Votre tailleur vous attend pour que vous choisissiez les étoffes.

Biondetta sort.

**ALVARE** (*regardant vaguement vers son Valet de chambre*)

Si désintéressée, modeste, soumise... (in petto) et d'autant plus dangereuse.

### **37. EXT/INT NUIT — Dans Venise ; brefs flashes**

*Alvare, Figuration, silhouette d'Olympia*

Alvare court à nouveau dans le tourbillon des amusements de la ville, toutes les nuits :

- a) dans les rues et places où ils taquinaient les masques
- b) à l'opéra
- c) surtout au jeu, où il gagne beaucoup et où il *croise Olympia*
- d) dans les assemblées les plus distinguées où il rencontre d'anciennes et fait de nouvelles connaissances

On comprend que plusieurs jours passent.

### **38. INT NUIT — Au Ridotto**

*Alvare, Figuration, silhouette d'Olympia*

Alvare perd une grande somme d'argent. Il s'endette et quitte le lieu. Dans la foule, *Olympia* apparaît une seconde fois.

### **39. EXT NUIT — Sur le quai arrière de l'auberge**

*Alvare, Biondetta*

Alvare descend de sa gondole. Son chagrin est écrit sur toute son apparence. Sur les marches de l'auberge, Biondetta l'attend comme d'habitude, lit son désarroi, s'efface sans un mot lui cédant le passage.

### **40. INT JOUR — Dans le salon d'Alvare**

*Alvare, Biondetta, un Domestique*

Alvare se promène à grands pas dans sa chambre en frappant des pieds. Sous l'oeil de Biondetta, un domestique sert. Alvare dédaigne le repas. Le service est enlevé, Biondetta reste. Elle fixe Alvare un instant, laisse échapper quelques larmes.

**BIONDETTA**

Vous avez perdu de l'argent, don Alvare ; peut-être plus que vous n'en pouvez payer...

**ALVARE**

Et quand cela serait, où trouverais-je le remède ?

**BIONDETTA**

Vous m'offensez ; mes services sont toujours à vous au même prix ; mais ils ne s'étendraient pas loin, s'ils n'allaient qu'à vous faire contracter avec moi de ces obligations que vous vous croiriez dans la nécessité de remplir sur-le-champ. Trouvez bon que je prenne un siège ; je sens une émotion qui ne me permettrait pas de me soutenir debout ; j'ai, d'ailleurs, des choses importantes à vous dire. Voulez-vous vous ruiner ?... Pourquoi jouez-vous avec cette fureur, puisque vous ne savez pas jouer ?

**ALVARE**

Tout le monde ne sait-il pas les jeux de hasard ? Quelqu'un pourrait-il me les apprendre ?

**BIONDETTA**

Oui ; prudence à part, on apprend les jeux de chance, que vous appelez mal à propos jeux de hasard. Il n'y a point de hasard dans le monde ; tout y a été et sera toujours une suite de combinaisons nécessaires que l'on ne peut entendre que par la science des nombres, dont les principes sont, en même temps, et si abstraits et si profonds, qu'on ne peut les saisir si l'on n'est conduit par un maître ; mais il faut avoir su se le donner et se l'attacher. Je ne puis vous peindre cette connaissance sublime que par une image. L'enchaînement des nombres fait la cadence de l'univers, règle ce qu'on appelle les événements fortuits et prétendus déterminés, les forçant par des balanciers invisibles à tomber chacun à leur tour, depuis ce qui se passe d'important dans les sphères éloignées, jusqu'aux misérables petites chances qui vous ont aujourd'hui dépouillé de votre argent.

Alvare fixe Biondetta, qui baisse les yeux.

**ALVARE**

Je ne veux pas de maître ; je craindrais d'en trop apprendre ; mais essayez de me prouver qu'un gentilhomme peut savoir un peu plus que le jeu, et s'en servir sans compromettre son caractère.

**BIONDETTA**

La banque est combinée sur le pied d'un profit exorbitant qui se renouvelle à chaque taille ; si elle ne courait pas des risques, la république ferait à coup sûr un vol manifeste aux particuliers. Mais les calculs que nous pouvons faire sont supposés, et la banque a toujours beau jeu, en tenant contre une personne instruite sur dix mille dupes. Je prends la combinaison suivante...

Fondu...

#### **41. INT NUIT — Au Ridotto**

*Alvare, Figuration, silhouette Olympia*

Alvare joue et gagne une grande somme au Ridotto. Les échanges de regards avec Olympia se font de plus en plus pressants.

#### **42. EXT NUIT — Sur le quai arrière de l'auberge**

*Alvare, Biondetta*

Alvare descend de sa gondole. Biondetta l'attend sur les marches comme d'habitude. En rentrant, le regard fier et inquiet à la fois, Alvare lui rembourse l'argent qu'il lui doit.

#### **43. EXT/INT NUIT — Dans Venise ; brefs flashes**

*Alvare, Figuration, Olympia, Gondolier*

Alvare court encore, de plus en plus désabusé et pensif :

- a) au Ridotto où il joue avec beaucoup moins de conviction
- b) *premières promenades avec Olympia* dans une gondole ;
- c) dans un jardin d'une grande maison de la ville ;
- d) en calèche...
- e) et à pied par les rues en plein carnaval ;
- f) à l'opéra.

Leur liaison se renforce au fil des nuits mais c'est surtout Olympia qui a l'air d'y tenir. Quand une autre femme accapare Alvare, Olympia les darde d'un regard jaloux.

Tard la nuit, ils se séparent sur de longs baisers.

Alors qu'Alvare s'apprête à sauter dans sa gondole :

#### **OLYMPIA**

Pourquoi ne restez-vous pas avec moi cette nuit ? Ne saurais-je jamais triompher de votre froideur ?

Alvare, lui envoie un baiser et monte dans la gondole.

#### **44. INT JOUR — Dans la chambre d'Alvare**

*Alvare, Biondetta*

Alvare se réveille tard. Biondetta frappe et rentre, une lettre sur un plateau en argent.

**BIONDETTA**

Cette Olympia vous écrit tous les jours...

Alvare prend la lettre d'un air désabusé, l'ouvre, Biondetta s'incline et sort le regard baissé.

#### **45. INT NUIT — Dans la maison d'Olympia**

*Alvare, Olympia*

**OLYMPIA**

Le temps, je vois, n'enlève rien à votre froideur. A mes messages je ne reçois jamais de réponse. Au lieu de nous rapprocher, notre amour a l'air de vous accabler. Dites moi, aurais-je une rivale ?

*(Après un silence)*. Depuis quand avez-vous ce beau page qui vous intéresse tant, à qui vous témoignez tant d'égards, et que vous ne cessez de suivre des yeux quand son service l'appelle dans votre appartement ? Pourquoi lui faites-vous observer cette retraite austère ? Car on ne le voit jamais dans Venise.

**ALVARE**

Mon page est un jeune homme bien né, de l'éducation duquel je suis chargé par devoir. C'est...

**OLYMPIA** *(les yeux enflammés de courroux)*

C'est, traître, c'est une femme. Un de mes affidés lui a vu faire sa toilette par le trou de la serrure...

**ALVARE**

Je vous donne ma parole d'honneur que ce n'est pas une femme...

**OLYMPIA**

N'ajoute pas le mensonge à la trahison. Cette femme pleurait, on l'a vue ; elle n'est pas heureuse. Tu ne sais que faire du tourment des cœurs qui se donnent à toi. Tu l'as abusée, comme tu m'abuses, et tu l'abandonnes. Renvoie à ses parents cette jeune personne ; et si tes prodigalités t'ont mis hors d'état de lui faire justice, qu'elle la tienne de

moi. Tu lui dois un sort : je le lui ferai ; mais je veux qu'elle disparaisse demain.

**ALVARE**

Olympia, je vous ai juré, je vous le répète et vous jure encore que ce n'est pas une femme ; et plutôt au ciel...

**OLYMPIA**

Que veulent dire ces mensonges et ce Plût au ciel, monstre ? Renvoie-la, te dis-je, ou... Mais j'ai d'autres ressources ; je te démasquerai, et elle entendra raison, si tu n'es pas susceptible de l'entendre.

Excédé, mais affectant l'indifférence, Alvare se retire.

**46. INT JOUR — Dans la chambre d'Alvare**

*Alvare, Biondetta*

Alvare à peine éveillé, Biondetta entre une lettre ouverte à la main. Elle la lui remet, Alvare la lis :

**OLYMPIA** (*voix off*)

"Je ne sais qui vous êtes, madame, ni ce que vous pouvez faire chez don Alvare ; mais vous êtes trop jeune pour n'être pas excusable, et en de trop mauvaises mains pour ne pas exciter la compassion. Ce cavalier vous aura promis ce qu'il promet à tout le monde, ce qu'il me jure encore tous les jours, quoique déterminé à nous trahir. On dit que vous êtes sage autant que belle ; vous serez susceptible d'un bon conseil. Vous êtes en âge, madame, de réparer le tort que vous pouvez vous être fait ; une âme sensible vous en offre les moyens. On ne marchandera point sur la force du sacrifice que l'on doit faire pour assurer votre repos. Il faut qu'il soit proportionné à votre état, aux vues que l'on vous a fait abandonner, à celles que vous pouvez avoir pour l'avenir, et par conséquent vous réglerez tout vous-même. Si vous persistez à vouloir être trompée et malheureuse, et à en faire d'autres, attendez-vous à tout ce que le désespoir peut suggérer de plus violent à une rivale. J'attends votre réponse."

Alvare remet la lettre à Biondetta.

**ALVARE**

Répondez à cette femme qu'elle est folle, et vous savez mieux que moi combien elle l'est...

**BIONDETTA**

Vous la connaissez, don Alvare, n'appréhendez-vous rien d'elle ?...

**ALVARE**

J'appréhende qu'elle ne m'ennuie plus longtemps ; ainsi je la quitte ; et pour m'en délivrer plus sûrement, je vais louer ce matin une jolie maison que l'on m'a proposée sur la Brenta.

Aidé par Biondetta, Alvare s'habille sur-le-champ et sort.

**47. INT JOUR — Dans la chambre d'Alvare et dans une garde-robe**

**48. EXT JOUR — Sur la Place Saint Marc**

*Alvare*

- Alvare est de retour chez lui. La table mise, il dîne seul.
- Il prend un livre. Incapable de s'appliquer à la lecture, il le quitte ; il va à la fenêtre.
- Dehors, la foule en carnaval, la variété des objets le choquent au lieu de le distraire.
- Il se promène à grands pas dans son vaste appartement.
- Il se trouve devant une garde-robe sombre.
- Il y pénètre. Dans l'obscurité, il s'assied sur un coffre et y passe quelques minutes.
- Il entend du bruit dans une pièce voisine ; un petit jour qui lui donne dans les yeux l'attire vers une porte condamnée : la lumière s'échappe par le trou de la serrure ; il y applique l'oeil.

**49. INT JOUR — Dans la chambre de Biondetta vue par Alvare depuis le trou de la serrure de la garde-robe**

*Biondetta*

Alvare voit Biondetta assise vis-à-vis de son clavecin, les bras croisés, dans l'attitude d'une personne qui rêve profondément.

**BIONDETTA**

Biondetta ! Biondetta ! Il m'appelle Biondetta. C'est le premier, c'est le seul mot caressant qui soit sorti de sa bouche.

Elle se tait, et paraît retomber dans sa rêverie. Elle pose enfin les mains sur le clavecin, un livre fermé sur le pupitre. Elle prélude et chante à demi voix en s'accompagnant.

### **BIONDETTA**

Quel bonheur pour Olympia qui a trouvé l'âme d'Alvare  
 Quel malheur pour un page qui n'y trouve aucune place  
 qu'aucune bienveillance n'y engage  
 L'amour se voit face aux rigueurs d'un maître  
 Soupçons et défiance nous éloignent tous deux du bonheur  
 Je l'aurais conduit sur la route des grandeurs, de la fortune et des sciences  
 J'aurais fait sa félicité

Hélas ! cela devient impossible. Quand il me connaîtrait pour ce que je suis, mes faibles charmes ne pourraient l'arrêter ; une autre...

La passion l'emporte, et les larmes semblent la suffoquer. Elle se lève, va prendre un mouchoir, s'essuie et se rapproche de l'instrument ; elle veut se rasseoir, et, comme si le peu de hauteur du siège la tient ci-devant dans une attitude trop gênée, elle prend le livre sur son pupitre, le met sur le tabouret, s'assied et prélude de nouveau.

### **BIONDETTA**

Hélas ! quelle est ma chimère !  
 Fille du ciel et des airs,  
 Pour Alvare et pour la terre,  
 J'abandonne l'univers ;  
 Sans éclat et sans puissance,  
 Je m'abaisse jusqu'aux fers ;  
 Et quelle est ma récompense ?  
 On me dédaigne et je sers.

Coursier, la main qui vous mène  
 S'empresse à vous caresser ;  
 On vous captive, on vous gêne,  
 Mais on craint de vous blesser.  
 Des efforts qu'on vous fait faire,  
 Sur vous l'honneur rejailit,  
 Et le frein qui vous modère,  
 Jamais ne vous avilit.

Alvare, une autre t'engage,  
 Et m'éloigne de ton coeur :  
 Dis-moi par quel avantage  
 Elle a vaincu ta froideur ?  
 On pense qu'elle est sincère,  
 On s'en rapporte à sa foi ;

Elle plaît, je ne puis plaire :  
 Le soupçon est fait pour moi.

La cruelle défiance  
 Empoisonne le bienfait.  
 On me craint en ma présence ;  
 En mon absence on me hait.  
 Mes tourments, je les suppose ;  
 Je gémiss, mais sans raison ;  
 Si je parle, j'en impose...  
 Je me tais, c'est trahison.

Amour, tu fis l'imposture,  
 Je passe pour l'imposteur ;  
 Ah ! pour venger notre injure,  
 Dissipe enfin son erreur.  
 Fais que l'ingrat me connaisse ;  
 Et quel qu'en soit le sujet,  
 Qu'il déteste une faiblesse  
 Dont je ne suis pas l'objet.

Ma rivale est triomphante,  
 Elle ordonne de mon sort,  
 Et je me vois dans l'attente  
 De l'exil ou de la mort.  
 Ne brisez pas votre chaîne,  
 Mouvements d'un coeur jaloux ;  
 Vous éveilleriez la haine...  
 Je me contrains : taisez-vous !

## **50. INT NUIT — Dans la garde-robe et ensuite dans la chambre d'Alvare**

*Alvare, un Domestique*

Alvare sort bouleversé de la garde-robe.

**ALVARE** (*à part*)

Etre fantastique, dangereuse imposture ! Peut-on mieux emprunter les traits de la vérité et de la nature ? Que je suis heureux de n'avoir connu que d'aujourd'hui le trou de cette serrure ! comme je serais venu m'enivrer, combien j'aurais aidé à me tromper moi-même ! Sortons d'ici. Allons sur la Brenta dès demain. Allons-y ce soir.

Il sonne. Un domestique rentre.

**ALVARE**

Faites que mes affaires soient transportées aussitôt dans ma nouvelle maison sur la Brenta.

Le domestique s'incline et quitte la chambre. Alvare sort aussi.

**51. EXT NUIT — Dans Venise**

*Alvare, silhouette de Bernadillo*

Alvare déambule par les rues de Venise. Au détour d'une rue, il croit voir entrer dans un café Bernadillo, un des deux officiers qui accompagnaient Soberano dans la promenade à Portici.

**ALVARE**

Autre fantôme ! Ils me poursuivent.

En gondole, Alvare vogue de canal en canal. Finalement il arrive devant son auberge, tard la nuit.

**52. EXT NUIT — Sur le quai arrière de l'auberge**

*Alvare, Biondetta, Domestiques, Gondoliers, Olympia et Bernadillo masqués, un Chirurgien*

Devant l'auberge, les domestiques et Biondetta s'emploient à charger les dernières affaires (celles d'Alvare et les leurs) dans deux gondoles. Alvare renvoie les gondoliers qui l'y avaient amené et s'embarque, suivi de Biondetta, sur une des deux gondoles.

Un masque (Olympia) surgi de l'obscurité s'élance alors sur Biondetta et la perce de deux coups de poignard.

**OLYMPIA** (*masquée*)

Tu l'emportes sur moi ! meurs, meurs, odieuse rivale !

L'exécution est si prompte, qu'un des gondoliers resté sur le rivage ne peut l'empêcher. Il veut attaquer l'assassin en lui portant le flambeau dans les yeux ; un autre masque (Bernadillo) accourt, et le repousse avec une action menaçante. Alvare s'élance de la gondole. Les meurtriers disparaissent dans la nuit. A l'aide du flambeau Alvare voit Biondetta pâle, baignée dans son sang, expirante. Désespéré, il la regarde avec adoration.

Alvare se précipite ; il appelle en même temps le secours et la vengeance.

Un chirurgien, attiré par l'éclat de l'aventure, se présente.

En se chargeant lui-même de la moitié du fardeau, Alvare fait transporter la blessée dans son appartement.

### **53. INT NUIT — Dans la chambre d'Alvare**

*Alvare, Biondetta, deux Domestiques femmes, le Chirurgien, l'Aubergiste*

Biondetta, sans connaissance, est allongée à moitié nue sur le lit d'Alvare. Le corps superbe et sanglant est atteint de deux énormes blessures.

Alvare fait mille extravagances.

Le chirurgien et les deux domestiques soignent Biondetta. Alvare fait les cent pas jusqu'à ce que l'aubergiste le convainc de s'asseoir dans un coin retiré. Alvare y plonge dans une torpeur secouée par des gémissements.

Biondetta est pansée et couverte dans le lit d'Alvare. Les deux Domestiques se retirent. En se retirant, tout bas, sans faire attention à Alvare :

#### **UNE DOMESTIQUE**

Ils disent que les blessures sont mortelles.

#### **L'AUTRE DOMESTIQUE**

Elles en ont bien l'air.

Alvare les entend. Les domestiques sortent. Alvare pousse des cris aigus. Le chirurgien l'approche.

#### **LE CHIRURGIEN**

Je ne puis promettre... Attendons jusqu'à demain.

Le chirurgien sort. Alvare s'écroule dans son fauteuil.

#### **54. EXT SOIR. REVE D'ALVARE — Sur le chemin vers les ruines des Portici, un défilé dangereux**

*Alvare, Dona Mencia (sa mère)*

Alvare conduit sa mère vers les ruines de Portici. Il semble lui conter son aventure. Sa mère lui barre la route.

**DONA MENCIA**

N'allons pas là, mon fils vous êtes dans un danger évident.

Tout d'un coup une main pousse Alvare dans un précipice. On reconnaît la main de Biondetta. Alvare tombe. Deux autres mains le secourent. Il se trouve entre les bras de sa mère.

#### **55. INT NUIT — Chambre d'Alvare**

*Alvare, plusieurs Médecins*

Alvare se réveille, encore haletant de frayeur. Il prend un temps pour se recueillir. Il se rappelle tout d'un coup et tourne la tête vers le lit où se trouve Biondetta.

**ALVARE**

Biondetta !

Biondetta délire. Dans son transport elle répète sans cesse le nom d'Alvare. Alvare la regarde éperdu d'amour.

**ALVARE** (*in petto*)

Existe-t-il d'être plus beau. Est-ce là ce que je prenais pour un fantôme colorié, un amas de vapeurs brillantes uniquement rassemblées pour en imposer à mes sens ?

Elle avait la vie comme je l'ai, et la perd, parce que je n'ai jamais voulu l'entendre, parce que je l'ai volontairement exposée. Je suis un tigre, un monstre.

Si tu meurs, objet le plus digne d'être chéri et dont j'ai si indignement reconnu les bontés, je ne veux pas te survivre. Je mourrai après avoir sacrifié sur ta tombe la barbare Olympia !

Si tu m'es rendue, je serai à toi ; je reconnaîtrai tes bienfaits ; je couronnerai tes vertus, ta patience, je me lie par des liens indissolubles, et ferai mon devoir de te rendre heureuse par le sacrifice aveugle de mes sentiments et de mes volontés.

Entrent plusieurs Médecins. Ils saluent en silence et se penchent sur le lit de Biondetta. Ils chuchotent et secouent leurs têtes. Alvare est au désespoir. Un des médecins s'approche de lui.

**UN MEDECIN**

Elle a beaucoup de fièvre. Il nous faut attendre.

**56. INT JOUR — Chambre d'Alvare**

*Alvare, un Médecin, Biondetta*

Le médecin s'apprête à quitter la chambre.

**LE MEDECIN**

Ca lui aura pris vingt jours mais la fièvre se dissipe. Elle est en train de reprendre conscience. Quelle force extraordinaire ! Vous pouvez lui parler quelques minutes.

Alvare se précipite vers le lit alors que le médecin quitte la pièce. Biondetta ouvre les yeux.

**ALVARE**

Biondetta !

Biondetta lui prend la main.

**BIONDETTA**

Alvare !

**ALVARE**

Ma bien-aimée !

**BIONDETTA**

Bien-aimée ; je suis la bien-aimée d'Alvare.

Les amants se regardent et se caressent.

**ALVARE**

Biondetta, je fais poursuivre vos assassins.

**BIONDETTA**

Ah ! ménégez-les : ils ont fait mon bonheur. Si je meurs, ce sera pour vous ; si je vis, ce sera pour vous aimer.

Le Médecin rentre et fait sortir Alvare.

**57. INT JOUR — Dans la maison sur la Brenta, la chambre de Biondetta**

*Alvare, deux Femmes de chambre, Biondetta*

Les deux amants sont installés dans la maison sur la Brenta. Biondetta est presque rétablie. Alvare regarde par les portes ouvertes sur le jardin et la rivière. Les deux Femmes de chambre se retirent.

**ALVARE**

O Biondetta ! je suis comblé d'amour, persuadé que vous n'êtes point un être fantastique, convaincu que vous m'aimez, malgré les procédés révoltants que j'ai eus pour vous jusqu'ici. Mais vous savez si mes inquiétudes furent fondées. Développez-moi le mystère de l'étrange apparition qui affligea mes regards dans la voûte de Portici. D'où venaient, que devinrent ce monstre affreux, cette petite chienne qui précédèrent votre arrivée ? Comment, pourquoi les avez-vous remplacés pour vous attacher à moi ? Qui étaient-ils ? Qui êtes-vous ! Achevez de rassurer un coeur tout à vous, et qui veut se dévouer pour la vie.

**BIONDETTA**

Alvare, les nécromanciens, étonnés de votre audace, voulurent se faire un jeu de votre humiliation, et parvenir par la voie de la terreur à vous réduire à l'état de vil esclave de leurs volontés. Ils vous préparaient d'avance à la frayeur, en vous provoquant à l'évocation du plus puissant et du plus redoutable de tous les esprits ; et par le secours de ceux dont la catégorie leur est soumise, ils vous présentèrent un spectacle qui vous eût fait mourir d'effroi, si la vigueur de votre âme n'eût fait tourner contre eux leur propre stratagème.

A votre contenance héroïque, les Sylphes, les Salamandres, les Gnomes, les Ondins, enchantés de votre courage, résolurent de vous donner tout l'avantage sur vos ennemis.

Je suis Sylphide d'origine, et une des plus considérables d'entre elles. Je parus sous la forme de la petite chienne ; je reçus vos ordres, et nous nous empressâmes tous à l'envi de les accomplir. Plus vous

mettiez de hauteur, de résolution, d'aisance, d'intelligence à régler nos mouvements, plus nous redoublions d'admiration pour vous et de zèle.

Vous m'ordonnâtes de vous servir en page, de vous amuser en cantatrice. Je me soumis avec joie, et goûtai de tels charmes dans mon obéissance, que je résolus de vous la vouer pour toujours. "Décidons, me disais-je, mon état et mon bonheur. Abandonnée dans le vague de l'air à une incertitude nécessaire, sans sensations, sans jouissances, esclave des évocations des cabalistes, jouet de leurs fantaisies, nécessairement bornée dans mes prérogatives comme dans mes connaissances, balancerai-je davantage sur le choix des moyens par lesquels je puis ennoblir mon essence ?"

Il m'est permis de prendre un corps pour m'associer à un sage : le voilà. Si je me réduis au simple état de femme, si je perds par ce changement volontaire le droit naturel des Sylphides et l'assistance de mes compagnes, je jouirai du bonheur d'aimer et d'être aimée. Je servirai mon vainqueur ; je l'instruirai de la sublimité de son être dont il ignore les prérogatives : il nous soumettra, avec les éléments dont j'aurai abandonné l'empire, les esprits de toutes les sphères. Il est fait pour être le roi du monde, et j'en serai la reine, et la reine adorée de lui.

Ces réflexions, plus subites que vous ne pouvez le croire dans une substance débarrassée d'organes, me décidèrent sur-le-champ. En conservant ma figure, je prends un corps de femme pour ne le quitter qu'avec la vie.

Quand j'eus pris un corps, Alvare, je m'aperçus que j'avais un coeur. Je vous admirais, je vous aimais ; mais que devins-je, lorsque je ne vis en vous que de la répugnance, de la haine ! Je ne pouvais ni changer, ni même me repentir ; soumise à tous les revers auxquels sont sujettes les créatures de votre espèce, m'étant attiré le courroux des esprits, la haine implacable des nécromanciens, je devenais, sans votre protection, l'être le plus malheureux qui fût sous le ciel : que dis-je ? je le serais encore sans votre amour.

### **ALVARE**

Tout ceci me paraît un songe ; mais la vie humaine est-elle autre chose ? je rêve plus extraordinairement qu'un autre, voilà tout.

Je t'ai vue de mes yeux, attendant tout secours de l'art, arriver presque jusqu'aux portes de la mort, en passant par tous les termes de l'épuisement et de la douleur.

L'homme fut un assemblage d'un peu de boue et d'eau. Pourquoi une femme ne serait-elle pas faite de rosée, de vapeurs terrestres et de rayons de lumière, des débris d'un arc-en-ciel condensés ? Où est le possible ?... Où est l'impossible ?

Alvare embrasse longuement Biondetta. Il la comble de prévenances, de caresses innocentes. Elle s'y prête avec une franchise enchanteresse, avec cette pudeur naturelle qui agit sans être l'effet des réflexions ou de la crainte.

**58. EXT JOUR/NUIT — Dans le jardin de la maison sur la Brenta, sur les berges de la Brenta et en ville ; brefs flashes**

*Alvare, Biondetta, Figuration*

Les semaines passent. On voit Alvare et Biondetta, entièrement rétablie, se promener en amoureux. En ville, dans un déshabillé d'amazone, sous un grand chapeau ombragé de plumes, Biondetta attire tous les regards, et tous les envies. Quant à Alvare, son orgueil égale son amour.

**59. EXT SOIR — Dans le jardin de la maison sur la Brenta**

*Alvare, Biondetta, un Domestique, un chien (jeune danois)*

**ALVARE**

Biondetta, lorsqu'un penchant trop flatteur pour moi vous décida à lier votre sort au mien, vous vous promettiez de m'en rendre digne en me donnant des connaissances qui ne sont point réservées au commun des hommes. Vous parais-je maintenant indigne de vos soins ? un amour aussi tendre, aussi délicat que le vôtre peut-il ne point désirer d'ennoblir son objet ?

**BIONDETTA**

O Alvare ! je suis femme depuis six mois, et ma passion, il me le semble, n'a pas duré un jour. Pardonnez si la plus douce des sensations enivre un coeur qui n'a jamais rien éprouvé. Je voudrais vous montrer à aimer comme moi ; et vous seriez, par ce sentiment seul, au-dessus de tous vos semblables ; mais l'orgueil humain aspire à d'autres jouissances. L'inquiétude naturelle ne lui permet pas de saisir un bonheur, s'il n'en peut envisager un plus grand dans la perspective. Oui, je vous instruirai, Alvare. J'oubliais avec plaisir mon intérêt ; il le veut, puisque je dois retrouver ma grandeur dans la vôtre ; mais il ne suffit pas de me promettre d'être à moi, il faut que vous vous donniez et sans réserve et pour toujours.

**ALVARE**

Je vous jure une fidélité à toute épreuve.

**BIONDETTA**

Non, vous ne me connaissez pas, vous ne vous connaissez pas : il me faut un abandon absolu. Il peut seul me rassurer et me suffire.

Alvare lui baise la main avec transport.

**ALVARE**

Je suis à vous et pour toujours. Comment vous en convaincre ?

**BIONDETTA**

Vous le pensez, Alvare. Il faut en être sûr. Dans ce monde, la conviction est lâche. Elle ne tient qu'à une parole.

Dans le feu de la conversation, leurs têtes se penchent, leurs lèvres se rencontrent... Dans le moment, le chien d'Alvare, un jeune danois se jette sur ce dernier, le saisit par la basque de son habit qu'il secoue avec force pour lui montrer sa joie et le solliciter au badinage. Alvare a beau le chasser de la main, de la voix, il ne lui est pas possible de l'écartier : le chien court, revient sur lui en aboyant. Alvare le saisit par le collier et le conduit à dans la maison.

Biondetta est seule. On peut la croire embarrassée. Puis, elle regarde au loin. Son regard semble changer. On ne sait pas à quoi elle pense.

Un Domestique sort de la maison.

**DOMESTIQUE**

Madame est servie.

Biondetta se dirige vers la maison.

## **60. INT JOUR — Dans la chambre de Biondetta**

*Alvare, Biondetta*

Biondetta est encore au lit. Alvare frappe, rentre, l'embrasse et s'assied préoccupé auprès d'elle.

**BIONDETTA**

Ce matin encore le ciel est bleu.

**ALVARE**

Mon ciel c'est vous et il est bleu pour toujours.

**BIONDETTA**

Cette nuit, encore sans moi, vous a-t-elle porté conseil ?

**ALVARE**

J'ai en effet beaucoup réfléchi. Nous avons pensé faire hier une folie dont je me fusse repenti le reste de mes jours. Ma mère veut absolument que je me marie. Je ne saurais être à d'autre qu'à vous, et ne puis point prendre d'engagement sérieux sans son aveu. Vous regardant déjà comme ma femme, chère Biondetta, mon devoir est de vous respecter.

**BIONDETTA**

Eh ! ne dois-je pas vous respecter vous-même, Alvare ? Mais ce sentiment ne serait-il pas le poison de l'amour ?

**ALVARE**

Vous vous trompez, il en est l'assaisonnement...

**BIONDETTA**

Bel assaisonnement, qui vous ramène à moi d'un air glacé, et me pétrifie moi-même ! Ah, Alvare ! Alvare ! je n'ai heureusement ni rime ni raison, ni père ni mère, et veux aimer de tout mon cœur sans cet assaisonnement-là. Vous devez des égards à votre mère : ils sont naturels ; il suffit que sa volonté ratifie l'union de nos cœurs, pourquoi faut-il qu'elle la précède ? Les préjugés sont nés chez vous au défaut de lumières, et soit en raisonnant, soit en ne raisonnant pas, ils rendent votre conduite aussi inconséquente que bizarre. Soumis à de véritables devoirs, vous vous en imposez qu'il est ou impossible ou inutile de remplir ; enfin vous cherchez à vous faire écarter de la route, dans la poursuite de l'objet dont la possession vous semble la plus désirable. Notre union, nos liens deviennent dépendants de la volonté d'autrui. Qui sait si dona Mencia me trouvera d'assez bonne maison pour entrer dans celle de Maravillas ? Et je me verrais dédaignée ? ou, au lieu de vous tenir de vous-même, il faudrait vous obtenir d'elle ? Est-ce un homme destiné à la haute science qui me parle, ou un enfant qui sort des montagnes de l'Estramadure ? Et dois-je être sans délicatesse, quand je vois qu'on ménage celle des autres plus que la mienne ? Alvare ! Alvare ! on vante l'amour des Espagnols ; ils auront toujours plus d'orgueil et de morgue que d'amour.

**ALVARE**

Ma bien-aimée, mon respect pour ma mère et le devoir me le prescrivent ; et la reconnaissance, l'attachement, plus fortement encore...

**BIONDETTA**

Je ne suis pas devenue femme pour rien, Alvare : vous me tenez de moi, je veux vous tenir de vous. Dona Mencia désapprouvera après, si elle est folle. Ne m'en parlez plus. Depuis qu'on me respecte, qu'on se

respecte, qu'on respecte tout le monde, je deviens plus malheureuse que lorsqu'on me haïssait.

Biondetta se met à sangloter. Alvare se lève, hésite, s'incline et se retire.

## **61. EXT JOUR — Sur le parvis de la villa sur la Brenta**

*Alvare, une Femme de chambre, un Gondolier*

Alvare sort en courant de la maison. Il court à sa gondole. Une des femmes de Biondetta se trouve sur son chemin.

**ALVARE**

Je vais à Venise. J'y deviens nécessaire pour la suite du procès intenté à Olympia.

Il s'embarque.

## **62. EXT JOUR — Dans Venise**

*Alvare, Figuration*

Alvare débarque et déambule d'un air effaré les rues. Un orage affreux se prépare, se déclenche, fond sur lui.

Il voit une porte ouverte : c'est celle de l'église du grand couvent des Franciscains. Il s'y réfugie.

## **63. INT JOUR — Dans l'église**

*Alvare*

Alvare considère les tableaux, les monuments lors d'un voyage curieux autour de la nef et du chœur.

Il arrive enfin dans une chapelle enfoncée éclairée par une lampe ; quelque chose d'éclatant frappe ses regards dans le fond de la chapelle : c'est un monument :

*Deux génies descendent dans un tombeau de marbre noir une figure de femme, deux autres génies fondent en larmes auprès de la tombe.*

*Toutes les figures sont de marbre blanc, et l'ensemble paraît incandescent.*

Alvare approche, considère les figures. Il attache ses yeux sur la tête de la figure principale. Il croit voir le portrait de sa mère. Il le regarde avec adoration et respect.

**ALVARE**

O ma mère ! O la plus digne des femmes ! tout égaré qu'il est, votre Alvare vous a conservé tous vos droits sur son coeur. Avant de s'écarter de l'obéissance qu'il vous doit, il mourrait plutôt mille fois : il en atteste ce marbre insensible. Hélas ! je suis dévoré de la passion la plus tyrannique : il m'est impossible de m'en rendre maître désormais. Vous venez de parler à mes yeux : parlez, ah ! parlez à mon coeur, et si je dois la bannir, enseignez-moi comment je pourrai faire sans qu'il m'en coûte la vie.

Alvare se prosterne longuement la face contre terre. En se relevant, il sort précipitamment de l'église.

**64. EXT JOUR — Sur la place Saint Marc, devant l'entrée principale de son ancienne auberge**

*Alvare, l'Aubergiste, un Cocher, Figuration*

Alvare fait les cents pas devant l'auberge.

**L'AUBERGISTE**

Votre voiture est là. Partez-vous tout seul ?

**ALVARE**

Veillez porter cette lettre et ces trois cents sequins à ma maison sur la Brenta.

Alvare monte dans la voiture. La voiture démarre avec grand fracas.

**65. EXT JOUR — Vue aérienne de la voiture d'Alvare sur les routes d'Italie au beau milieu de l'été**

## **66. INT JOUR — Dans la voiture d'Alvare et dans la maison de Brenta**

*Alvare et Biondetta intercalés*

On voit Alvare qui regarde par la fenêtre de sa voiture en pleine course et, intercalée, Biondetta, dans la maison de la Brenta, lisant la lettre d'Alvare alors qu'on entend la voix off d'Alvare.

### **VOIX D'ALVARE**

Je m'arrache d'auprès de vous, ma chère Biondetta, et ce serait m'arracher à la vie, si l'espoir du plus prompt retour ne consolait mon coeur. Je vais voir ma mère ; animé par votre charmante idée, je triompherai d'elle, et viendrai former avec son aveu une union qui doit faire mon bonheur. Heureux d'avoir rempli mes devoirs avant de me donner tout entier à l'amour, je sacrifierai à vos pieds le reste de ma vie. Vous connaissez un Espagnol, ma Biondetta ; vous jugerez d'après sa conduite, que s'il obéit aux devoirs de l'honneur et du sang, il sait également satisfaire aux autres. En voyant l'heureux effet de ses préjugés, vous ne taxerez pas d'orgueil le sentiment qui l'y attache. Je ne puis douter de votre amour : il m'avait voué une entière obéissance ; je le reconnâitrai encore mieux par cette faible condescendance à des vues qui n'ont pour objet que notre commune félicité. Je vous envoie ce qui peut être nécessaire pour l'entretien de notre maison. Je vous enverrai d'Espagne ce que je croirai le moins indigne de vous, en attendant que la plus vive tendresse qui fut jamais vous ramène pour toujours votre esclave.

## **67. EXT JOUR — Vue aérienne de la voiture d'Alvare qui continue sa route ; on voit les clochers de Turin**

## **68. EXT JOUR — Sur la route avec, en vue, les clochers de Turin**

*Alvare, Biondetta, les deux Cochers*

Une chaise de poste assez mal en ordre dépasse la voiture d'Alvare, s'arrête et laisse voir, à travers une portière, une femme qui fait des signes et s'élançe pour en sortir.

Le postillon d'Alvare s'arrête de lui-même. Alvare descend, et reçoit Biondetta dans ses bras.

**BIONDETTA**

Alvare ! vous m'avez abandonnée.

Elle reste pâmée sans connaissance dans les bras d'Alvare.

Alvare la porte dans sa propre voiture. Il fait son possible pour lui donner plus d'aisance à respirer, en la dégageant de ceux de ses vêtements qui la gênent ; en la soutenant entre ses bras, il donne ordre de poursuivre la route.

**69. INT JOUR — Devant une auberge sur la route**

*Alvare, Biondetta, Domestiques*

La voiture s'arrête devant une auberge de quelque apparence. Les domestiques qui en sortent portent Biondetta, évanouie, à l'intérieur. Alvare suit.

**70. INT JOUR — Dans une chambre de l'auberge sur la route**

*Alvare, Biondetta, Domestiques*

Les domestiques posent Biondetta sur un grand lit. D'autres apportent des eaux spiritueuses, des sels. Les domestiques sortent. Alvare, assis à côté de Biondetta s'emploie à l'éveiller avec les spiritueux et le sels. Enfin elle ouvre les yeux.

**BIONDETTA**

On a voulu ma mort, encore une fois ; on sera satisfait.

**ALVARE**

Quelle injustice ! un caprice vous fait vous refuser à des démarches senties et nécessaires de ma part. Je risque de manquer à mon devoir si je ne sais pas vous résister, et je m'expose à des désagréments, à des remords qui troubleraient la tranquillité de notre union. Je prends le parti de m'échapper pour aller chercher l'aveu de ma mère...

**BIONDETTA**

Et que ne me faites-vous connaître votre volonté, cruel ! Ne suis-je pas faite pour vous obéir ? Je vous aurais suivi. Mais m'abandonner seule, sans protection, à la vengeance des ennemis que je me suis faits pour vous, me voir exposée par votre faute aux affronts les plus humiliants...

**ALVARE**

Expliquez-vous, Biondetta ; quelqu'un aurait-il osé ?...

### **BIONDETTA**

Et qu'avait-on à risquer contre un être de mon sexe, dépourvu d'aveu comme de toute assistance ? L'indigne Bernadillo nous avait suivis à Venise ; à peine avez-vous disparu, qu'alors, cessant de vous craindre, impuissant contre moi depuis que je suis à vous, mais pouvant troubler l'imagination des gens attachés à mon service, il a fait assiéger par des fantômes de sa création votre maison de la Brenta. Mes femmes, effrayées, m'abandonnent. Selon un bruit général, autorisé par beaucoup de lettres, un lutin a enlevé un capitaine aux gardes du roi de Naples et l'a conduit à Venise. On assure que je suis ce lutin, et cela se trouve presque avéré par les indices. Chacun s'écarte de moi avec frayeur. J'implore de l'assistance, de la compassion ; je n'en trouve pas. Enfin l'or obtient ce que l'on refuse à l'humanité. On me vend fort cher une mauvaise chaise : je trouve des guides, des postillons ; je vous suis...

Alvare est ébranlé.

### **ALVARE**

Je ne pouvais prévoir des événements de cette nature. Je vous avais vue l'objet des égards, des respects de tous les habitants des bords de la Brenta ; ce qui vous semblait si bien acquis, pouvais-je imaginer qu'on vous le disputerait dans mon absence ? O Biondetta ! vous êtes éclairée : ne deviez-vous pas prévoir qu'en contrariant des vues aussi raisonnables que les miennes, vous me porteriez à des résolutions désespérées ? Pourquoi...

### **BIONDETTA**

Est-on toujours maîtresse de ne pas contrarier ? Je suis femme par mon choix, Alvare, mais je suis femme enfin, exposée à en ressentir toutes les impressions ; je ne suis pas de marbre. J'ai choisi entre les zones la matière élémentaire dont mon corps est composé ; elle est très susceptible ; si elle ne l'était pas, je manquerais de sensibilité, vous ne me feriez rien éprouver et je vous deviendrais insipide. Pardonnez-moi d'avoir couru le risque de prendre toutes les imperfections de mon sexe, pour en réunir, si je pouvais, toutes les grâces ; mais la folie est faite, et constituée comme je le suis à présent, mes sensations sont d'une vivacité dont rien n'approche : mon imagination est un volcan. J'ai, en un mot, des passions d'une violence qui devrait vous effrayer, si vous n'étiez pas l'objet de la plus emportée de toutes, et si nous ne connaissions pas mieux les principes et les effets de ces élans naturels qu'on ne les connaît à Salamanque. On leur y donne des noms odieux ; on parle au moins de les étouffer. Etouffer une flamme céleste, le seul ressort au moyen duquel l'âme et le corps peuvent agir réciproquement l'un sur l'autre et se forcer de concourir au maintien nécessaire de leur

union ! Cela est bien imbécile, mon cher Alvare ! Il faut régler ces mouvements, mais quelquefois il faut leur céder ; si on les contrarie, si on les soulève, ils échappent tous à la fois, et la raison ne sait plus où s'asseoir pour gouverner. Ménagez-moi dans ces moments-ci, Alvare ; je n'ai que six mois, je suis dans l'enthousiasme de tout ce que j'éprouve ; songez qu'un de vos refus, un mot que vous me dites inconsidérément, indignent l'amour, révoltent l'orgueil, éveillent le dépit, la défiance, la crainte ; que dis-je ? je vois d'ici ma pauvre tête perdue, et mon Alvare aussi malheureux que moi !

**ALVARE**

O Biondetta ! on ne cesse pas de s'étonner auprès de vous ; mais je crois voir la nature même dans l'aveu que vous faites de vos penchants. Nous trouverons des ressources contre eux dans notre tendresse mutuelle. Que ne devons-nous pas espérer d'ailleurs des conseils de la digne mère qui va nous recevoir dans ses bras ? Elle vous chérira, tout m'en assure, et tout nous aidera à couler des jours heureux...

**BIONDETTA**

Il faut vouloir ce que vous voulez, Alvare. Je connais mieux mon sexe et n'espère pas autant que vous ; mais je veux vous obéir pour vous plaire, et je me livre.

**71. EXT JOUR/SOIR — Sur la route en passant les Alpes ; trois arrêts dans des relais de poste ; brefs flashes**

*Alvare, Biondetta, le Cocher, Figuration: aubergistes et paysans*

La voiture d'Alvare et de Biondetta, neuve au demeurant se dégrade progressivement :

- a) En plein orage sur un chemin impraticable ; le Cocher jure et fouette le chevaux
- b) Arrêtée au *Premier Relais* ; les voyageurs descendent épuisés
- c) Arrêtée en pleine campagne avec une roue brisée ; des paysans donnent un coup de main
- d) Escaladant des défilés dangereux et étroits ; le Cocher jure et fouette le chevaux
- e) Les chevaux s'abattent sur un chemin boueux ; les voyageurs sont ramenés par un paysan dans un chariot tiré par un âne alors que le cocher suit à pied jurant dans sa barbe
- f) Deuxième Relais : on remplace les chevaux
- g) La voiture qui a manqué par l'essieu devant le Troisième Relais ; on la répare
- h) Dévalant une pente abrupte vers la plaine

Enfin, elle parvient au col de Tende.

**72. INT JOUR — Dans le carrosse, sur la route***Alvare, Biondetta, le Cocher*

Alvare est très préoccupé, regarde avec inquiétude par la fenêtre de la voiture la nature déchaînée. Biondetta s'emploie à soulager son ennui en se livrant aux saillies de la gaieté la plus vive, mêle le badinage aux caresses qui augmentent le désordre d'Alvare. On comprend que ce dernier freine difficilement la violence de ses désirs.

**BIONDETTA**

Alvare, mon Alvare, ces fatigues n'ont rien de rebutant pour moi. En votre compagnie, j'irais jusqu'au bout du monde.

Alvare s'échauffe de plus en plus. Leurs caresses, leurs baisers se font de plus en plus pressants. Alvare est sur le point de céder à ses désirs quand une roue se brise. La voiture s'immobilise en pleine forêt alors que le cocher jure, se montre à la fenêtre.

**LE COCHER**

Nous avons cassé encore une fois.

**73. INT/EXT JOUR — Dans le carrosse qui traverse les rues de Lyon***Alvare, Biondetta*

Biondetta montre à Alvare par la fenêtre de la voiture l'opulence des Lyonnais.

**BIONDETTA**

Regardez l'aisance, la facilité des moeurs de la nation française. Mais c'est à Paris, c'est à la cour que je voudrais vous voir établi. Les ressources d'aucune espèce ne vous y manqueront ; vous ferez la figure qu'il vous plaira d'y faire, et j'ai des moyens sûrs de vous y faire jouer le plus grand rôle ; les Français sont galants : si je ne présume point trop de ma figure, ce qu'il y aurait de plus distingué parmi eux viendrait me rendre hommage, et je les sacrifierais tous à mon Alvare. Le beau sujet de triomphe pour une vanité espagnole !

**ALVARE**

Vous plaisantez, sans doute.

**BIONDETTA**

Non, j'ai sérieusement cette fantaisie...

**ALVARE**

Atteignons donc bien vite l'Estramadure et nous reviendrons faire présenter à la cour de France l'épouse de don Alvare Maravillas, car il ne vous conviendrait pas de ne vous y montrer qu'en aventurière...

**BIONDETTA**

Je suis sur le chemin de l'Estramadure, il s'en faut bien que je la regarde comme le terme où je dois trouver mon bonheur ; comment ferais-je pour ne jamais la rencontrer ?

**74. EXT/INT JOUR — Au poste frontière avec l'Espagne ; l'équipage a changé de voiture, tirée maintenant par des mulets, et le cocher est remplacé par un muletier espagnol**

*Alvare, Biondetta, Le Muletier, Garde frontière*

Le garde frontière salue de la main alors que la voiture s'ébranle.

**BIONDETTA**

Votre mère devrait se réjouir de nous savoir enfin en Espagne.

**ALVARE**

Comment le saurait-elle ?

**BIONDETTA**

Ne vous accompagne-t-elle partout où vous êtes... même dans vos rêves ? La brave femme, elle doit se faire beaucoup de soucis.

**ALVARE**

Je ne sais ce qui vous le fait dire, mais nous la verrons dans trois jours au plus.

**BIONDETTA**

Si les cieux sont cléments...

**75. EXT JOUR — Sur la route de l'Estramadure et vues d'avion ; brefs flashes**

*le Muletier, Figuration*

On voit le muletier/cocher et autres muletiers/paysans ivres

- a) s'employer à faire sortir la voiture d'une ornière
- b) la faire traverser une rivière bouillonnante

c) se renseigner sur le chemin à prendre à une croisée de chemins.

**76. INT/EXT NUIT — L'équipage campe dans une grange écartée au milieu de la campagne ; une torche les éclaire**

*Alvare, Biondetta*

Les deux sont sur deux tas de paille aux deux extrémités de la grange.

**BIONDETTA**

Quel pays allons-nous chercher à en juger par ce que nous éprouvons ? En sommes-nous encore bien éloignés ?

**ALVARE**

Vous êtes en Estramadure, et à dix lieues tout au plus du château de Maravillas...

**BIONDETTA**

Nous n'y arriverons certainement pas ; le ciel nous en défend les approches. Voyez les vapeurs dont il se charge.

Le ciel est en effet terriblement menaçant.

**ALVARE**

Cette grange nous garantira de l'orage.

**BIONDETTA**

Nous garantira-t-elle aussi du tonnerre ?...

**ALVARE**

Et que vous fait le tonnerre, à vous, habituée à vivre dans les airs, qui l'avez vu tant de fois se former et devez si bien connaître son origine physique ?

**BIONDETTA**

Je ne le craindrais pas, si je le connaissais moins : je me suis soumise par l'amour de vous aux causes physiques, et je les appréhende parce qu'elles tuent et qu'elles sont physiques.

Cependant l'orage, après s'être annoncé de loin, approche et mugit d'une manière épouvantable. Le ciel paraît un brasier agité par les vents en mille sens contraires ; les coups de tonnerre, répétés par les antres des montagnes voisines, retentissaient horriblement autour

de nous. Ils ne se succèdent pas, ils semblent s'entre-heurter. Le vent, la grêle, la pluie, se disputent entre eux à qui ajouterait le plus à l'horreur de l'effroyable tableau. Il part un éclair qui semble embraser la grange ; un coup effroyable suit. Biondetta, les yeux fermés, les doigts dans les oreilles vient se précipiter dans les bras d'Alvare.

**BIONDETTA**

Ah ! Alvare, je suis perdue !... Mettez la main sur mon coeur.

Alvare la sert dans ses bras alors qu'elle lui place la main sur sa gorge où il décèle un battement violent. Elle l'embrasse de toutes ses forces. Enfin un coup plus effrayant que tous ceux qui s'étaient fait entendre part : Biondetta s'y dérobe de manière qu'en cas d'accident il ne pût la frapper avant d'avoir atteint Alvare le premier.

Alvare s'en étonne, une appréhension dans son regard. Il se lève et parle avec flegme.

**ALVARE**

Biondetta, vous ne savez ce que vous faites. Calmez cette frayeur ; ce tintamarre ne menace ni vous ni moi.

La tempête s'essouffle. Par l'entrée béante de la grange on voit le ciel se nettoyer et la lune.

Biondetta demeure à la place où elle s'était mise. Alvare s'assied auprès d'elle sans proférer une parole : elle fait semblant de dormir alors qu'il se met à rêver, l'oeil triste et inquiet.

**77. INT JOUR — Dans la grange**

*Alvare, Biondetta*

On retrouve les deux dans la même position que la veille. C'est le matin. Alvare se lève et sort de la grange.

**78. EXT JOUR — Devant la grange**

*Alvare, le Muletier, Biondetta, un Inconnu, une fermière (Berthe), un valet de ferme*

**ALVARE** (*en espagnol*)

Quand est-ce qu'on part, Miguel ?

**LE MULETIER** (*en espagnol*)

Pas de sitôt, Sire. Les mulets sont à moitié morts de fatigue et de froid. Il faudra en chercher d'autres et ce n'est pas facile d'en trouver par ici.

Alvare s'approche des mulets, fait le tour de la calèche, impuissant. Biondetta sort de la grange et vient le rejoindre. De derrière la grange apparaît un homme d'une physionomie sinistre, vigoureusement taillé. Il chasse devant lui deux mulets qui ont de l'apparence. Le muletier s'avance vers l'inconnu. On comprend qu'il négocie l'échange des mulets. Le marché semble conclu et Alvare s'apprête à monter dans la voiture alors que le muletier attelle les nouveaux mulets.

Une paysanne suivie d'un valet de ferme traverse les champs. Alvare pense la reconnaître et l'approche, la fixe.

**ALVARE**

Mon Dieu, c'est Berthe, la soeur de ma nourrice ! Berthe ! Berthe !

Berthe s'arrête, le regarde à son tour d'un air consterné.

**BERTHE**

Quoi ! c'est vous, seigneur don Alvare ! Que venez-vous chercher dans un endroit où votre perte est jurée, où vous avez mis la désolation ?...

**ALVARE**

Moi ! ma chère Berthe, et qu'ai-je fait ?...

**BERTHE**

Ah ! seigneur Alvare, la conscience ne vous reproche-t-elle pas la triste situation à laquelle votre dignité, notre bonne maîtresse, se trouve réduite ? Elle se meurt...

**ALVARE**

Elle se meurt ?!...

**BERTHE**

Oui et c'est la suite du chagrin que vous lui avez causé ; au moment où je vous parle, elle ne doit pas être en vie. Il lui est venu des lettres de Naples, de Venise, on lui a écrit des choses qui font trembler. Notre bon seigneur, votre frère, est furieux : il dit qu'il sollicitera partout des ordres contre vous, qu'il vous dénoncera, vous livrera lui-même...

**ALVARE**

Allez, madame Berthe, si vous retournez à Maravillas et y arrivez avant moi, annoncez à mon frère qu'il me verra bientôt.

Alvare monte avec détermination dans la calèche et présente la main à Biondetta pour qu'elle monte aussi.

**BIONDETTA**

Quoi ! nous allons nous livrer à votre frère ? nous allons aigrir par notre présence une famille irritée, des vassaux désolés...

**ALVARE**

Je ne saurais craindre mon frère, madame, s'il m'impute des torts que je n'ai pas ; il est important que je le désabuse. Si j'en ai, il faut que je m'excuse, et comme ils ne viennent pas de mon coeur, j'ai droit à sa compassion et à son indulgence. Si j'ai conduit ma mère au tombeau par le dérèglement de ma conduite, j'en dois réparer le scandale, et pleurer si hautement cette perte, que la vérité, la publicité de mes regrets effacent aux yeux de toute l'Espagne la tache que le défaut de naturel imprimerait à mon sang.

**BIONDETTA**

Ah ! don Alvare, vous courez à votre perte et à la mienne ; ces lettres écrites de tous côtés, ces préjugés répandus avec tant de promptitude et d'affectation, sont la suite de nos aventures et des persécutions que j'ai essuyées à Venise. Le traître Bernadillo, que vous ne connaissez pas assez, obsède votre frère ; il le portera...

**ALVARE**

Eh ! qu'ai-je à redouter de Bernadillo et de tous les lâches de la terre ? Je suis, madame, le seul ennemi redoutable pour moi. On ne portera jamais mon frère à la vengeance aveugle, à l'injustice, à des actions indignes d'un homme de tête et de courage, d'un gentilhomme enfin.

Biondetta a l'air de se résigner et monte dans la calèche qui démarre.

**79. INT JOUR — Dans le carrosse**

*Alvare, Biondetta*

Le silence succède à cette conversation assez vive ; il est pesant pour un moment mais Biondetta s'assoupit peu à peu, et s'endort.

Alvare la regarde d'abord méfiant, ensuite avec un amour de plus en plus éperdu ; il s'emploie à lui soutenir la tête tant qu'il se peut pour amortir le cahots de la voiture. Il ne peut parer à une secousse plus forte que les autres. Biondetta jette un cri.

## **80. EXT JOUR — En pleine campagne**

*Alvare, Biondetta, le Muletier*

Le carrosse est renversé sur le côté. Les mulets restent immobiles. Alvare se dégage, se précipite vers Biondetta qu'il aide à sortir sans peine. Elle n'a qu'une légère contusion au coude. Le muletier, à quatre pattes, examine le dessous de la voiture. Ils sont en pleine campagne sous l'ardeur du soleil de midi.

### **LE MULETIER**

L'essieu est rompu. Nous sommes faits. Il nous faudra de l'aide.

Après avoir apaisé les alarmes de Biondetta, Alvare commence à tourner en rond scrutant l'horizon. Il croit distinguer à la distance d'une lieue une fumée.

### **ALVARE**

Biondetta, regarde, il y a une fumée qui s'élève derrière le taillis, par là. Allons y. On verra bien. Miguel, tu gardes la voiture.

Alvare et Biondetta s'éloignent à travers les champs.

## **81. EXT JOUR — En approchant une ferme à travers une futaie**

*Alvare, Biondetta*

Alvare et Biondetta sortent d'une petite forêt qui ouvre sur une avenue au fond de laquelle on aperçoit des bâtiments d'une structure modeste : enfin, une ferme considérable termine la perspective.

## **82. EXT JOUR — Dans la cour de la ferme**

*Alvare, Biondetta, Marcos (le Jeune Marié), Figuration*

Tout semble être en mouvement dans cette habitation. Dès qu'on aperçoit Alvare et Biondetta, un homme se détache et vient au-devant d'eux.

**MARCOS**

Seigneur cavalier, Signora. Soyez les bienvenus. Comment peut-on vous être agréable ?

**ALVARE**

Bonjour. Nous ne voulons pas importuner mais nous avons renversé et l'essieu est cassé. J'ai vu la fumée et on arrive chez vous en espérant de l'aide.

**MARCOS**

Seigneur cavalier, vous êtes toujours le bien arrivé, et chez des gens remplis de bonne volonté. J'ai ici une forge, et votre essieu sera rétabli : mais vous me donneriez aujourd'hui tout l'or de monseigneur le duc de Medina-Sidonia mon maître, que ni moi ni personne des miens ne pourrait se mettre à l'ouvrage. Nous arrivons de l'église, mon épouse et moi : c'est le plus beau de nos jours. Entrez. En voyant la mariée, mes parents, mes amis, mes voisins qu'il me faut fêter, vous jugerez s'il m'est possible de faire travailler maintenant. D'ailleurs, si madame et vous ne dédaignez pas une compagnie composée de gens qui subsistent de leur travail depuis le commencement de la monarchie, nous allons nous mettre à table, nous sommes tous heureux aujourd'hui ; il ne tiendra qu'à vous de partager notre satisfaction. Demain nous penserons aux affaires.

*(En s'adressant à des garçons de ferme)* Eh, les gars, allez chercher la voiture des ces seigneurs et garez-la dans la remise.

### **83. INT/EXT JOUR — Dans le grand salon de la ferme qui s'ouvre largement sur la cour**

*Alvare, Biondetta, Marcos (le Jeune Marié), Luisia (la Jeune Mariée), les Poètes Improvisateurs, Valets de ferme, Egyptiens et Egyptiennes, Orchestre, Figuration*

Alvare, Biondetta et Marcos entrent dans le salon préparé pour le repas de noce ; adossé au manoir principal, il occupe tout le fond de la cour : c'est une feuillée en arcades, ornée de festons de fleurs, d'où la vue, d'abord arrêtée par les deux petits bosquets, se perd agréablement dans la campagne, à travers l'intervalle qui forme l'avenue.

La table est servie. Luisia, la nouvelle mariée, est entre Marcos et Alvare ; Biondetta est à côté de Marcos. Les pères et les mères, les autres parents sont vis-à-vis ; la jeunesse occupe les deux bouts.

La mariée baisse les yeux ; tout ce qu'on lui dit la fait sourire et rougir.

La gravité préside au commencement du repas ; mais à mesure que les autres disposées autour de la table se désenflent, les physionomies deviennent moins sérieuses. On commence à s'animer, quand tout à coup les poètes improvisateurs de la contrée paraissent autour de la

table. Ce sont des aveugles qui chantent les couplets suivants, en s'accompagnant de leurs guitares.

### **LES POETES IMPROVISATEURS :**

Marcos a dit à Louise,  
Veux-tu mon coeur et ma foi ?  
Elle a répondu, suis-moi,  
Nous parlerons à l'église.  
Là de la bouche et des yeux,  
Ils se sont juré tous deux  
Une flamme vive et pure :  
Si vous êtes curieux  
De voir des époux heureux,  
Venez en Estramadure.

Louise est sage, elle est belle,  
Marcos a bien des jaloux ;  
Mais il les désarme tous,  
En se montrant digne d'elle ;  
Et tout ici, d'une voix,  
Applaudissant à leur choix,  
Vante une flamme aussi pure :  
Si vous êtes curieux  
De voir des époux heureux,  
Venez en Estramadure.

D'une douce sympathie,  
Comme leurs coeurs sont unis !  
Leurs troupes sont réunis  
Dans la même bergerie ;  
Leurs peines et leurs plaisirs,  
Leurs soins, leurs vœux, leurs désirs  
Suivent la même mesure :  
Si vous êtes curieux  
De voir des époux heureux,  
Venez en Estramadure

Pendant qu'on écoute ces chansons, tous les valets de la ferme, n'étant plus nécessaires au service, s'assemblent gaiement pour manger les reliefs du repas ; mêlés avec des Egyptiens et des Egyptiennes appelés pour augmenter le plaisir de la fête, ils forment sous les arbres de l'avenue des groupes aussi agissants que variés, et embellissent la perspective.

Biondetta cherche continuellement les regards d'Alvare, et les force à se porter vers ces objets dont elle paraît agréablement occupée, semblant lui reprocher de ne point partager avec elle tout l'amusement qu'ils lui procurent.

Le repas a déjà paru trop long à la jeunesse, elle attend le bal. La table est dérangée, les planches qui la forment, les futailles dont elle est soutenue, sont repoussées au fond de la feuillée ; devenues tréteaux, elles servent d'amphithéâtre aux symphonistes. On joue le fandango sévillan, de jeunes Egyptiennes l'exécutent avec leurs castagnettes et leurs tambours de basque ; la noce se mêle avec elles et les imite : la danse devient générale.

Biondetta paraît dévorer des yeux le spectacle. Sans sortir de sa place, elle essaie tous les mouvements qu'elle voit faire. Elle s'y engage et force Alvare à danser. D'abord elle montre quelque embarras et même un peu de maladresse : bientôt elle semble s'aguerrir et unir la grâce et la force à la légèreté, à la précision. Elle s'échauffe et ne s'arrête que pour s'essuyer avec le mouchoir d'Alvare.

Alvare, mal à l'aise se soustrait à Biondetta et à la foule et gagne un des bouts de la feuillée.

#### **84. EXT JOUR — Dans une feuillée au fond la cour**

*Alvare, Lélagisse et Zoradille (deux Vieilles Egyptiennes), Biondetta*

Alvare est assis dans l'herbe, à l'écart de la foule qui danse. Tout d'un coup, deux voix qui lui arrivent de derrière attirent son attention.

#### **LELAGISSE**

Oui, oui, c'est un enfant de la planète. Il entrera dans sa maison. Tiens, Zoradille, il est né le trois mai à trois heures du matin...

#### **ZORADILLE**

Oh ! vraiment, Lélagisse, malheur aux enfants de Saturne. Celui-ci a Jupiter à l'ascendant, Mars et Mercure en conjonction trine avec Vénus. O le beau jeune homme ! quels avantages naturels ! quelles espérances il pourrait concevoir ! quelle fortune il devrait faire ! mais...

Alvare se retourne et voit deux vieilles Egyptiennes accroupies sur leurs talons. Il les aborde alors qu'elles se font des signes...

#### **ALVARE**

Parliez-vous de moi, mesdames ?

#### **LELAGISSE**

Vous nous écoutiez donc, seigneur cavalier ?

#### **ALVARE**

Sans doute ; et qui vous a si bien instruites de l'heure de ma nativité ?...

**ZORADILLE**

Nous aurions bien d'autres choses à vous dire, heureux jeune homme ; mais il faut commencer par mettre le signe dans la main.

**ALVARE**

Qu'à cela ne tienne.

Alvare lui donne un doublon et lui présente sa paume.

**LELAGISSE** (*en lisant aussi la main d'Alvare*)

Vois, Zoradille, vois comme il est noble, comme il est fait pour jouir de tous les trésors qui lui sont destinés. Allons, pince la guitare, et suis-moi. (Elle chante alors que Zoradille l'accompagne à la guitare) :

L'Espagne vous donna l'être,  
 Mais Parthénope vous a nourri :  
 La terre en vous voit son maître,  
 Du ciel, si vous voulez l'être,  
 Vous serez le favori.

Le bonheur qu'on vous présage  
 Est volage, et pourrait vous quitter.  
 Vous le tenez au passage :  
 Il faut, si vous êtes sage,  
 Le saisir sans hésiter.

Quel est cet objet aimable ?  
 Qui s'est soumis à votre pouvoir ?  
 Est-il...

Alvare est tout oreilles. On voit de loin Biondetta quitter la danse et accourir vers lui ; elle le tire par le bras, le force à s'éloigner.

**BIONDETTA**

Pourquoi m'avez-vous abandonnée, Alvare ? Que faites-vous ici ?

**ALVARE**

J'écoutais...

**BIONDETTA**

Quoi ! vous écoutiez ces vieux monstres?...

**ALVARE**

En vérité, ma chère Biondetta, ces créatures sont singulières : elles ont plus de connaissances qu'on ne leur en suppose ; elles me disaient...

**BIONDETTA** (*avec ironie*)

Sans doute elles faisaient leur métier, elles vous disaient votre bonne aventure : et vous les croiriez ? Vous êtes, avec beaucoup d'esprit, d'une simplicité d'enfant. Et ce sont là des objets qui vous empêchent de vous occuper de moi ?...

**ALVARE**

Au contraire, ma chère Biondetta, elles allaient me parler de vous.

**BIONDETTA**

Parler de moi ! qu'en savent-elles ? qu'en peuvent-elles dire ? Vous extravaguez. Vous danserez toute la soirée pour me faire oublier cet écart.

Malgré lui, Alvare suit Biondetta. Les deux s'éloignent et rentrent de nouveau dans le cercle de la danse.

**85. EXT JOUR — Dans la feuillée au fond de la cour et sous un petit berceau qui termine le potager de la ferme**

*Alvare, Lélagisse et Zoradille, Biondetta*

On voit Alvare s'échapper à nouveau de la foule et retrouver les deux vieilles Egyptiennes qui n'ont pas bougé de leur place. Il les conduit sous un petit berceau qui termine le potager de la ferme et en leur tendant une poignée pleine d'or.

**ALVARE**

Bonnes femmes, si vous me disiez en prose et sans énigme, succinctement si possible, ce que vous savez d'intéressant sur mon compte.

**LELAGISSE**

Ah ! ah ! pour tant d'or il y a beaucoup à vous apprendre, seigneur. N'est-il pas vrai que vous vous êtes mis en ménage depuis huit mois maintenant avec la belle qui vous a enlevé tout à l'heure ? N'est-il pas vrai que vous êtes de retour en Estramadure pour demander à dona Mencia, votre mère, la permission d'épouser cette belle dame ? Mais savez-vous que votre mère se meure d'inquiétude et que votre frère enrage de vous trouver pour vous livrer aux sbires de votre sainte Eglise ?... Les lignes de votre main et la conjonction des étoiles disent

qu'il ne faut pas vous en tracasser. Le bonheur, si vous savez le voir, il faut le saisir et ne point le lâcher... Et la prudence...

Biondetta accourt à nouveau et, sans faire attention aux deux vieilles :

**BIONDETTA**

Point d'excuses, la rechute est impardonnable...

**ALVARE**

Ah ! vous me la pardonnerez : j'en suis sûr, quoique vous m'ayez empêché de m'instruire comme je pouvais l'être, dès à présent j'en sais assez...

**BIONDETTA**

Pour faire quelque extravagance. Je suis furieuse, mais ce n'est pas ici le temps de quereller ; si nous sommes dans le cas de nous manquer d'égards, nous en devons à nos hôtes. On va se mettre à table, et je m'y assieds à côté de vous : je ne prétends plus souffrir que vous m'échappiez.

**86. EXT JOUR — Dans la cour de la ferme**

*Alvare, Biondetta, les Mariés, Figuration*

La grande table est reconstituée. Alvare et Biondetta, côte à côte sont assis vis-à-vis des nouveaux mariés. Tous deux sont animés par les plaisirs de la journée ; Marcos a les regards brûlants, Luisia les a moins timides. Les cruches de vin font le tour de la table. L'atmosphère est beaucoup plus détendue qu'au début : les vieillards même provoquent la jeunesse par des saillies qui tiennent moins de la vivacité que de la pétulance.

Biondetta paraît tour à tour livrée à la passion ou au dépit, la bouche armée des grâces fières du dédain, ou embellie par le sourire. Elle agace Alvare, le boude, le pince jusqu'au sang, lui marche doucement sur les pieds. Alvare est dans un désordre inconcevable.

**87. EXT SOIR — Dans la cour de la ferme**

*Alvare, Biondetta, figuration, une femme*

Le soleil s'est couché. Il ne reste que peu de convives. Les mariés ont disparu. Alvare et Biondetta quittent la table. Une femme prend un flambeau de cire jaune et les précède. En la suivant, ils rentrent dans un des bâtiments de la ferme.

## **88. INT NUIT — Dans une petite chambre de la ferme**

*Alvare, Biondetta, une Femme de chambre*

Une petite chambre de douze pieds en carré : un lit qui n'en a pas quatre de largeur, une table et deux sièges en font l'ameublement.

### **LA FEMME**

Monsieur et madame, voilà le seul appartement que nous puissions vous donner.

La femme pose son flambeau sur la table et quitte la chambre. Biondetta baisse les yeux.

### **ALVARE**

Vous avez donc dit que nous étions mariés ?

### **BIONDETTA**

Oui, je ne pouvais dire que la vérité. J'ai votre parole, vous avez la mienne. Voilà l'essentiel. Vos cérémonies sont des précautions prises contre la mauvaise foi, et je n'en fais point de cas. Le reste n'a pas dépendu de moi. D'ailleurs, si vous ne voulez pas partager le lit que l'on nous abandonne, vous me donnerez la mortification de vous voir passer la nuit mal à votre aise. J'ai besoin de repos : je suis plus que fatiguée, je suis excédée de toutes les manières.

Elle s'étend dessus le lit le nez tourné vers la muraille.

### **ALVARE**

Eh quoi ! Biondetta, je vous ai déplu, vous êtes sérieusement fâchée ! comment puis-je expier ma faute ? demandez ma vie.

### **BIONDETTA** (*sans se retourner*)

Alvare, allez consulter vos Egyptiennes sur les moyens de rétablir le repos dans mon coeur et dans le vôtre.

### **ALVARE**

Quoi ! l'entretien que j'ai eu avec ces femmes est le motif de votre colère ? Ah ! vous allez m'excuser, Biondetta. Si vous saviez combien les avis qu'elles m'ont donnés sont d'accord avec les vôtres, et qu'elles m'ont enfin décidé à ne point retourner au château de Maravillas ! Oui, c'en est fait, demain nous partons pour Rome, pour Venise, pour Paris,

pour tous les lieux que vous voudrez que j'aie à habiter avec vous. Nous y attendrons l'aveu de ma famille...

Biondetta se retourne. Son visage est sérieux et même sévère.

**BIONDETTA**

Vous rappelez-vous, Alvare, ce que je suis, ce que j'attendais de vous, ce que je vous conseillais de faire ? Quoi ! lorsqu'en me servant avec discrétion des lumières dont je suis douée, je n'ai pu vous amener à rien de raisonnable, la règle de ma conduite et de la vôtre sera fondée sur les propos de deux êtres, les plus dangereux pour vous et pour moi, s'ils ne sont pas les plus méprisables ! Certes, j'ai toujours craint les hommes ; j'ai balancé pendant des siècles à faire un choix : il est fait, il est sans retour : je suis bien malheureuse !

Biondetta fond en larmes. Alvare tombe à ses genoux.

**ALVARE**

O Biondetta ! vous ne voyez pas mon cœur ! vous cesseriez de le déchirer.

**BIONDETTA**

Vous ne me connaissez pas, Alvare, et me ferez cruellement souffrir avant de me connaître. Il faut qu'un dernier effort vous dévoile mes ressources, et ravisse si bien et votre estime et votre confiance, que je ne sois plus exposée à des partages humiliants ou dangereux ; vos pythonisses sont trop d'accord avec moi pour ne pas m'inspirer de justes terreurs. Qui m'assure que Soberano, Bernadillo, vos ennemis et les miens, ne soient pas cachés sous ces masques ? Souvenez-vous de Venise. Opposons à leurs ruses un genre de merveilles qu'ils n'attendent sans doute pas de moi. Demain, j'arrive à Maravillas dont leur politique cherche à m'éloigner ; les plus avilissants, les plus accablants de tous les soupçons vont m'y accueillir : mais dona Mencia est une femme juste, estimable ; votre frère a l'âme noble, je m'abandonnerai à eux. Je serai un prodige de douceur, de complaisance, d'obéissance, de patience, j'irai au-devant des épreuves. *(Elle s'arrête un moment)* Sera-ce assez t'abaisser, malheureuse sylphide ?

Elle veut poursuivre, mais l'abondance des larmes lui ôte l'usage de la parole. Alvare est bouleversé.

Il s'assied auprès d'elle : il essaie de la calmer par des caresses ; d'abord on le repousse ; ensuite il n'éprouve plus de résistance : la respiration de Biondetta se fait faible et

désordonnée, ses yeux sont à demi fermés, son corps n'obéit qu'à des mouvements convulsifs qui s'éteignent peu à peu ; le corps de Biondetta paraîtrait entièrement inanimé, si les pleurs ne coulaient pas avec la même abondance.

En voulant tarir leur source, Alvare approche sa bouche de celle de Biondetta. Les deux s'enlacent avec une passion effrénée qui dégénère dans des ébats amoureux. Leurs habits volent dans tous les sens...

## **89. INT NUIT — Dans la petite chambre de la ferme**

*Alvare et Biondetta nus*

**BIONDETTA**

O mon Alvare ! j'ai triomphé : je suis le plus heureux de tous les êtres.

Elle se précipite à bas du lit : elle déchausse Alvare dont les bottines sont le seul attirail.

**ALVARE**

Quoi ! chère Biondetta, quoi ! vous vous abaissez ?...

**BIONDETTA**

Ah ! ingrat, je te servais lorsque tu n'étais que mon despote : laisse-moi servir mon amant.

Biondetta ramasse les cheveux d'Alvare et les arrange dans un filet qu'elle a trouvé dans sa poche. Elle lui fait des caresses tendres et le recouvre enfin du plaid qui gisait par terre. Alvare se laisse faire en s'abandonnant entièrement. Biondetta fait ensuite sa petite toilette de nuit, éteint le flambeau qui les éclaire et se glisse dans le lit. Il fait entièrement noir. Un moment passe.

## **90. INT NUIT — Dans la petite chambre de la ferme ; dans le noir**

*Les voix d'Alvare et de Biondetta*

**BIONDETTA** (*avec sa voix la plus douce*)

Ai-je fait le bonheur de mon Alvare, comme il a fait le mien ? Mais non : je suis encore la seule heureuse : il le sera, je le veux ; je l'enivrerai de délices ; je le remplirai de sciences ; je l'élèverai au faîte des grandeurs. Voudras-tu, mon coeur, voudras-tu être la créature la

plus privilégiée, te soumettre avec moi les hommes, les éléments, la nature entière ?

**ALVARE**

O ma chère Biondetta ! tu me suffis : tu remplis tous les voeux de mon coeur...

**BIONDETTA**

Non, non, Biondetta ne doit pas te suffire : ce n'est pas là mon nom ; tu me l'avais donné : il me flattait ; je le portais avec plaisir : mais il faut que tu saches qui je suis... Je suis le diable, mon cher Alvare, je suis le diable...

**ALVARE** (*au bout d'un silence*)

Cesse, ma chère Biondetta, ou qui que tu sois, de prononcer ce nom fatal et de me rappeler une erreur abjurée depuis longtemps.

**BIONDETTA**

Non, mon cher Alvare, non ce n'était point une erreur ; j'ai dû te le faire croire, cher petit homme. Il fallait bien te tromper pour te rendre enfin raisonnable. Votre espèce échappe à la vérité : ce n'est qu'en vous aveuglant qu'on peut vous rendre heureux. Ah ! tu le seras beaucoup si tu veux l'être ! je prétends te combler. Tu conviens déjà que je ne suis pas aussi dégoûtant que l'on me fait noir.

Le silence s'installe.

**BIONDETTA**

Mais, réponds-moi donc.

**ALVARE**

Eh ! que voulez-vous que je réponde ?...

**BIONDETTA** (*alors que sa voix mue progressivement*)

Ingrat, place la main sur ce coeur qui t'adore ; que le tien s'anime, s'il est possible, de la plus légère des émotions qui sont si sensibles dans le mien. Laisse couler dans tes veines un peu de cette flamme délicieuse par qui les miennes sont embrasées ; adoucis si tu le peux le son de cette voix si propre à inspirer l'amour, et dont tu ne te sers que trop pour effrayer mon âme timide ; dis-moi, enfin, s'il t'est possible, mais aussi tendrement que je l'éprouve pour toi : Mon cher Béelzébuth, je t'adore...

## **91. INT NUIT — Dans la petite chambre de la ferme**

*Alvare, Biondetta, La Tête de Chameau*

Alvare saute du lit et allume le flambeau. Sa physionomie est décomposée, anéantie, il est blanc comme un linge.

**BIONDETTA** (*dont la voix oscille entre son ancienne et celle de Béelzébuth*)

Nos affaires sont arrangées. Tu es venu me chercher : je t'ai suivi, servi, favorisé ; enfin, j'ai fait ce que tu as voulu. Je désirais ta possession, et il fallait, pour que j'y parvinsse, que tu me fisses un libre abandon de toi-même. Sans doute, je dois à quelques artifices la première complaisance ; quant à la seconde, je m'étais nommé : tu savais à qui tu te livrais, et ne saurais te prévaloir de ton ignorance. Désormais notre lien, Alvare, est indissoluble, mais pour cimenter notre société, il est important de nous mieux connaître. Comme je te sais déjà presque par coeur, pour rendre nos avantages réciproques, je dois me montrer à toi tel que je suis.

Un coup de sifflet très aigu part. A l'instant l'obscurité ambiante se dissipe : la corniche qui surmonte le lambris de la chambre s'est toute chargée de gros limaçons : leurs cornes, qu'ils font mouvoir vivement et en manière de bascule, sont devenues des jets de lumière phosphorique. Biondetta s'est transformé dans l'effroyable tête de chameau.

**LA TETE DE CHAMEAU** (*qui articule d'une voix de tonnerre*)  
*Che vuoi !?*

La tête de chameau part d'un éclat de rire humain effrayant et tire une langue démesurée...

Alvare se précipite vers la porte qui ne s'ouvre pas ; il donne dans tous les coins de la chambre et finalement se jette par la fenêtre mais celle-ci lui oppose une résistance inattendue de sorte que, assommé, il tombe sans conscience sur le plancher.

## **92. INT JOUR — Dans la petite chambre de la ferme**

*Alvare (habillé), Marcos*

Alvare dort habillé sur le lit. Les rayons du soleil de midi baignent toute la chambre. Marcos est en train de le secouer. Alvare ouvre les yeux et la lumière frappante l'aveugle.

**MARCOS**

Eh ! seigneur cavalier, à quelle heure comptez-vous donc partir ? Si vous voulez arriver à Maravillas aujourd'hui, vous n'avez pas de temps à perdre, il est près de midi.

Comment ? vous êtes resté tout habillé sur votre lit : vous y avez donc passé quatorze heures sans vous éveiller ? Il fallait que vous eussiez un grand besoin de repos. Madame votre épouse s'en est doutée : c'est sans doute dans la crainte de vous gêner qu'elle a été passer la nuit avec une de mes tantes ; mais elle a été plus diligente que vous ; par ses ordres, dès le matin tout a été mis en état dans votre voiture, et vous pouvez y monter. Quant à madame, vous ne la trouverez pas ici : nous lui avons donné une bonne mule ; elle a voulu profiter de la fraîcheur du matin ; elle vous précède, et doit vous attendre dans le premier village que vous rencontrerez sur votre route.

Marcos sort. Alvare se frotte les yeux, et passe les mains sur sa tête à la recherche du filet avec lequel Biondetta avait enveloppé ses cheveux... Il ne le trouve pas.

**ALVARE** (*in petto*)

Est-ce que je dors ? Ai-je dormi ? serais-je assez heureux pour que tout n'eût été qu'un songe ? Mais pourquoi m'aurait-elle quitté tout d'un coup ?

Marcos rentre.

**MARCOS**

Si vous voulez prendre un repas, seigneur cavalier, il est préparé. Votre voiture est attelée.

Alvare descend du lit ; à peine peut-il se soutenir, il titube.

**93. EXT JOUR — Dans la cour de la ferme devant l'attelage qui attend  
 Alvare**

*Alvare, Marcos, Luisia (la Jeune Mariée), Domestiques, un Muletier*

**ALVARE**

Merci mille fois. Permettez que je subviennes de la dépense que nous vous avons occasionnée.

**MARCOS**

Madame nous a satisfait et plus que noblement ; vous et moi, seigneur cavalier, avons deux braves femmes.

Sans rien répondre, Alvare monte dans la chaise : elle chemine. Alvare a le visage décomposé, les yeux hébétés, la bouche béante.

**94. EXT JOUR — Dans la voiture qui rentre dans le grand village de Maravillas**

*Alvare, le Muletier*

La poussière qui recouvre les habits d'Alvare fait comprendre que l'attelage a déjà fait une longue trotte. Alvare est toujours dans le même état de semi-conscience. Son conducteur le réveille.

**LE MULETIER**

Seigneur cavalier, puisque nous ne l'avons trouvé dans le village d'avant, madame votre épouse doit se trouver ici.

Alvare ne répond pas. Au bout d'un moment, en se parlant à lui-même :

**ALVARE**

Ah ! mère, mère !... Qui m'y délivrera des chimères engendrées dans mon cerveau ? Je m'ensevelirai dans un cloître...

Alvare retombe dans la stupeur. On voit se profiler au bout du chemin un château.

**95. EXT JOUR — Dans la grande cour du château de Maravillas**

*Alvare, le Muletier, dona Mencia*

Alors qu'Alvare est toujours perdu dans ses réflexions, la voiture est entrée dans la grande cour du château où elle s'arrête. Dona Mencia dévale frénétiquement le grand escalier et se précipite vers Alvare.

**DONA MENCIA**

C'est Alvare ! c'est mon fils !

Alvare élève la vue, reconnaît sa mère et son âme semble renaître ; ses forces se raniment toutes à la fois. Il se précipite dans ses bras.

**ALVARE**

Ah ! ma mère ! ma mère ! je ne suis donc pas votre assassin ? Me reconnaissez-vous pour votre fils ? Ah ! ma mère, vous m'embrassez...

Alvare se prosterne en larmes. Dona Mencia en conçoit de l'inquiétude. Elle le relève avec bonté, l'embrasse de nouveau, le force à s'asseoir. Alvare veut parler mais il ne peut pas. Il couvre en revanche les mains de sa mère de baisers et caresses.

Dona Mencia le considère avec étonnement. Les domestiques s'empressent à servir Alvare. Il mouille ses lèvres par complaisance. Ses regards distraits cherchent tout autour.

**ALVARE**

Madame, Berthe, la soeur de ma nourrice que j'ai croisée sur le chemin il y a un jour m'a annoncé votre mort imminente et la colère de don Juan, mon frère.

**DONA MENCIA**

La vieille Berthe, vous dites... Mais elle est retenue au lit par une fâcheuse infirmité depuis un mois ou plus. Quant à moi, si ce n'est que je me languis de votre longue absence, je suis en bonne santé.

**ALVARE**

Et Biondetta, l'avez-vous déjà rencontrée. Est-elle déjà arrivée ? Elle a laissé mot au fermier du duc Medina-Sidonia, à quelques lieux d'ici, qu'elle allait m'y attendre...

**DONA MENCIA**

Biondetta ? je ne connais pas, mon fils. Quant à M. le duc Medina-Sidonia, sur dix-huit cents clochers qu'il possède dans toutes les Espagnes, il n'a pas un pouce de terre dans ces parages. Vous avez dû rêver, Alvare.

**ALVARE**

Et don Juan, n'est-il pas à ma recherche ? N'a-t-il pas sollicité des ordres contre moi au roi d'Espagne ?

**DONA MENCIA**

Que me dites vous là ! Votre frère sera bien aise de savoir que vous êtes ici. Il vous a écrit de vous y rendre ; mais comme ses lettres, datées de Madrid, ne peuvent être parties que depuis quelques jours, nous ne vous attendions pas sitôt. Vous êtes colonel du régiment qu'il avait, et le roi vient de le nommer à une vice-royauté dans les Indes.

**ALVARE**

Mais comment, ne m'avez-vous pas envoyé à Venise deux cents sequins par don Miguel Pimientos pour que je m'y installe ?

**DONA MENCIA**

Jamais de la vie ! Don Pimientos, que Dieu ait son âme, est mort depuis huit mois. Alvare, je ne vous comprends pas.

**ALVARE**

Ciel ! Tout serait-il faux dans le songe affreux que je viens de faire ? Mais il est impossible...

**DONA MENCIA**

De quel songe parlez-vous, Alvare ?...

**96. EXT JOUR — Dans la chambre de la ferme de Marcos**

*Alvare, la Tête de Chameau, Biondetta*

La chambre est telle que dans la scène 95 : grouillant de limaçons, etc. dont l'éclat phosphorescent pâlit dans la lumière naissante du jour. Alvare, nu sur le lit, ouvre un oeil et semble répondre à sa mère.

**ALVARE**

Du plus long, du plus étonnant, du plus effrayant cauchemar que l'on puisse faire.

Il réalise enfin où il se trouve et son regard s'emplit d'horreur. Biondetta dont l'image instable se confond avec celle de la tête du chameau le regarde.

**BIONDETTA/TETE DE CHAMEAU**

Alvare, que ce soit moi ou un autre qu'est-ce que cela peut bien te faire. A-t-on jamais vu le Diable amoureux ? Tu en es le premier, Alvare. Et puis, ces limaces ne sont plus nécessaires.

Les limaces disparaissent, la chambre reprend son aspect régulier glorifié par les rayons du soleil levant. Biondetta se révèle dans la splendeur de sa beauté.

**ALVARE**

O, Dieu, où suis-je, ici ou ailleurs ?

**BIONDETTA/TETE DE CHAMEAU**  
Tu es partout, Alvare.

**FIN**